

# Tygodnik Polski

LA SEMAINE POLONAISE

23, rue Talibout, PARIS 9<sup>e</sup>

CENA 0,80 F.  
PRIX 7 F. B.

7 września 1969  
septembre

Rok wydania XII Nr 36 (620)



## FRANCE - POLOGNE

## A 25 ANS - MA 25 LAT

LIRE EN PAGE 3

Fp 2373

CZYTAJ NA STRONIE 3



## KRAJ W OBIEKTYWIE

W nocy 14 listopada 1308 r. Krzyżacy podstępnie napadli na Gdańsk, mordując w okrutny sposób jego mieszkańców. Dla upamiętnienia tej tragicznej nocy sprzed 661 lat odsłonięto w sierpniu pomnik ku czci pomordowanych



Pisaliśmy w T.P. o największym zagłębiu miedziowym — Lubinie w województwie wrocławskim. Miasto to jeszcze umarłe przed kilku laty, w błyskawicznym tempie się rozwija. Zwiększa się z miesiąca na miesiąc liczba jego mieszkańców, rosną nowe, piękne dzielnice mieszkaniowe



Spektakl Teatru Klasycznego w Warszawie pt. „Dziś do ciebie przyjść nie mogę” od blisko dwóch lat cieszy się niesłabnącym powodzeniem, zarówno w Kraju jak i za granicą. W najbliższym czasie zespół teatru wyjeżdża do Ameryki, gdzie czeka nań z niecierpliwością cała Polonia. Na zdjęciu — twórca tego interesującego przedstawienia p. Ireneusz Kanicki

### W następnym numerze przeczytacie między innymi:

- Druga miłość paryskiej warszawianki.
- Wspomnienia starego emigranta.
- Nowe Centrum Polskiej TV.
- Zmiany w życiu Polonii amerykańskiej.
- Jak zwykle: dla młodzieży, kobiet, filatelistów i kibiców sportowych — reportaże, informacje i artykuły!



W pamiętną rocznicę zrzucenia na Hiroszimę bomby atomowej w Warszawie odbyło się spotkanie delegacji Japońskiego Komitetu Oświecenińskiego z działaczami ZBoWiD

Znany już w całym świecie malarz-prymitywista Teofil Ociepka zmienił ostatnio miejsce swego zamieszkania. Dwa miesiące temu przeniósł się do Bydgoszczy



W pochmurny dzień na kołobrzesckiej plaży można również znakomicie wypocząć, czytając książkę czy marząc o dalekich morskich wyprawach

## HOTEL OPERA-LAFAYETTE

### RESTAURANT

CATEGORIE \*\*A

Dyrekcja: Zenon LUBINSKI  
80, rue Lafayette-PARIS 9-ème  
Métro: CADET lub POISSONNIERE  
Téléfon: 770-43-43 824-41-50

(Face Square MONTHOLON)

Mówi się po francusku oraz po polsku, angielsku, niemiecku, hiszpańsku, rosyjsku i włosku







# 25 ANS

## de l'ASSOCIATION FRANCE-POLOGNE

L'ASSOCIATION FRANCE-POLOGNE a vingt-cinq ans. Tout comme la Pologne nouvelle. Frédéric Joliot-Curie, en fondant dès la fin de la deuxième guerre mondiale cette association d'amitié, montrait que l'amitié franco-polonaise, millénaire comme la Pologne elle-même, devait plus que jamais être exaltée. Depuis lors, l'Association n'a fait que progresser, réunissant en France des hommes de toutes opinions, conscients du fait que la compréhension entre les deux pays est un gage sérieux pour l'avenir pacifique du monde.

Bien sûr, FRANCE-POLOGNE fait mieux connaître au public français les richesses historiques et les réalités contemporaines de la nation amie. Conférences, colloques, expositions, manifestations artistiques, chorégraphiques, cinématographiques, documentation sous toutes ses formes — et particulièrement par la Revue qu'édite l'Association — autorisent les Français à se faire une vue objective du passé et du présent polonais. Les voyages sont essentiels: qu'il s'agisse de vacances, de tourisme, ou de séjours spécialement organisés pour des spécialistes d'une technique ou d'un art donné, ils permettent ce contact direct si propice aux échanges de vues et aux relations personnelles durables.

L'année 1969, avec ses grandes expositions d'art et la venue d'ensembles polonais de réputation mondiale — comme Mazowsze — a été l'annonciatrice de progrès nouveaux dans les rapports culturels et sociaux des deux pays. En Pologne, la création d'une **Association Pologne-France** va faciliter encore les échanges d'informations, la coopération spontanée qui s'ajoute si heureusement aux coopérations techniques, industrielles et commerciales qu'encouragent les deux Etats.

**France-Pologne** a devant elle les meilleures perspectives de développement. Plus les contacts se multiplient, plus les séjours de Français en Pologne et de Polonais en France s'organisent, et plus s'affirme une fraternité de longtemps existante. On sait que la communauté de sentiments et d'intérêts des deux nations est une évidence de l'Histoire: en en soulignant l'actualité, **France-Pologne** na fait que suivre — avec zèle d'ailleurs — une tendance irrésistible et jamais démentie.

### MAURICE BOUVIER-AJAM

Président-Délégué de France-Pologne, Président de l'Association pour le Respect des Frontières sur l'Oder et la Neisse.  
Directeur de l'Institut de Droit appliqué, Docteur Honoris Causa de l'Université de Poznań.

# FREDERIC JOLIOT-CURIE et L'AMITIE FRANCO-POLONAISE



Dans le premier numéro de la revue de „l'Amitié Franco-Polonaise”, „Peuples Amis” de 1947, le président de l'Association, le professeur Frédéric Joliot-Curie expliquait les sources et les raisons d'être de cette amitié séculaire qui unit la France et la Pologne.

„Il suffit d'évoquer par écrit l'amitié franco-polonaise pour glisser presque automatiquement aux formules rituelles sur les liens traditionnels qui ont uni nos deux patries à travers les siècles. Les noms de Kościuszko et de Chopin, de Dąbrowski et de Wróblewski, de Mickiewicz et de Mme Skłodowska-Curie apparaissent sous la plume avant que l'auteur s'en soit aperçu. Personne ne contestera que chacun de ces noms vénérables, si chers aux deux pays frères, marque une étape dans les progrès de la liberté, des arts ou des sciences. Il est aussi vrai que l'histoire de la France et de la Pologne du XIX-ème siècle a exprimé d'une manière complémentaire deux tendances progressives fondamentales de l'histoire contemporaine. Tandis que la France a été depuis 1789 à l'avant-garde du progrès social, les insurrections de la Pologne asservie inspiraient les peuples dans leur lutte pour l'indépendance nationale. C'est l'élan instinctif vers le progrès qui a amené les ouvriers pari-

siens à s'emparer en 1848 de l'Assemblée Constituante aux cris de: „Vive la Pologne!” et le même élan a poussé en 1871 aux barricades de la Commune les héros de l'insurrection polonaise, Dąbrowski et Wróblewski. Or, de nos jours, au milieu de la régression la plus redoutable qu'ait connue l'histoire humaine et dont le nom est l'hitlérisme, ces deux tendances se sont rencontrées et fondues dans une immense explosion des peuples, insurgés contre l'envahisseur fasciste. Cette lutte que nous venons d'achever n'était-elle pas une lutte pour l'indépendance nationale? Aussi nous avons vu, sous l'occupation, les anciennes instructions, éditées pour les partisans polonais en 1848, réimprimées en France, en 1944, à l'usage de nos francs-tireurs. La Pologne insurrectionnelle du XIX-ème siècle nous est apparue comme un protagoniste de notre mouvement libérateur.”

Evoquant l'action de l'Association de „l'Amitié Franco-Polonaise” Frédéric Joliot précise: „Mais le groupe primitif de

„l'Amitié Franco-Polonaise” ne se bornait pas à l'étude des actions immédiates pendant ses premières réunions clandestines. Il étudiait aussi le problème des rapports entre les peuples après la victoire et le rôle qu'y pourrait jouer la solidarité franco-polonaise comme facteur de paix et de progrès.

Ainsi l'Amitié amorçait la coopération internationale quand nos peuples étaient encore tendus, dans la phase décisive de la guerre, vers la libération nationale.”

Voici comment a été formulé le principe des futures relations franco-polonaises:

„Nécessité d'une alliance renouvelée entre la France renaissante et la Pologne nouvelle dans l'Europe libérée.

Une alliance franco-polonaise est indispensable à la sécurité de nos deux peuples, ainsi qu'à la paix du monde. Une des raisons majeures de cette alliance découle de la position géographique des deux pays, leur voisin commun ayant été leur ennemi et leurs voisins extérieurs étant leurs amis et alliés.

Le péril d'une récurrence de l'agression allemande impose à la France et à la Pologne, l'une sur le Rhin, l'autre sur l'Oder et la Neisse, une attitude et une action concertées vis-à-vis de l'Allemagne.

Une alliance de la France, placée aux confins du monde anglo-saxon, avec la Pologne, adossée à l'Union Soviétique, renforcera la solidarité entre nos principaux alliés et constituera un gage contre la formation des blocs antagonistes qui feraient revivre le danger d'une guerre universelle.

Ainsi nos deux peuples sont appelés à contribuer, par leur alliance renouvelée, à la paix internationale qui est indivisible”.

Ciąg dalszy na str. 4-5

W Marly-les-Valenciennes otwarto w bieżącym roku szkołę, której patronką jest Maria Skłodowska-Curie





## FREDERIC JOLIOT-CURIE ET L'AMITIE FRANCO-POLONAISE

Dokończenie ze str. 3

Au sujet du rôle que doit jouer la France et la Pologne le grand savant écrivit:

„Certes, la France et la Pologne ne sont pas le centre du monde et, affaiblies par les années terribles de l'invasion, elles sont loin de constituer le lieu géométrique de la puissance mondiale. Mais Romain Rolland n'a-t-il pas condamné, dans son message à „l'Amitié Franco-Polonaise”, écrit sur son lit de mort, la „tendance qu'a le monde à retomber dans l'ivresse de la force brutale et dans la passivité”? A cette „force brutale”, nous opposons la force de la raison.

La France et la Pologne ont un très grand et très noble rôle à jouer dans la sauvegarde de la paix et dans l'accélération du progrès.

Nos deux pays constituent un immense laboratoire où, d'un choc des cultures et des institutions, des habitudes et des intérêts du passé avec ceux de l'avenir, résultera une évolution qui ouvrira, sans doute, de nouvelles voies au monde et lui épargnera ainsi des pertes incommensurables d'énergies et des vies humaines. Mais pour cela il faut que nous confrontions sans cesse nos échecs et nos succès, que nous nous instruisions réciproquement. Si la Pologne nous devance dans les nationalisations — pièce maîtresse d'un nouveau système qu'elle a poussé beaucoup plus loin que nous-même — ravagé cruellement par la guerre, elle attend un appui de notre vieille culture, à laquelle elle est profondément attachée: des livres, du matériel d'enseignement, de nouvelles solutions scientifiques et techniques; elle nous livre du charbon, qui nous est indispensable, mais elle demande des machines et des installations dont elle ressent le besoin pressant. Agissant avec célérité, elle nous a devancés dans les réformes de structure qui heurtent parfois le conservatisme et les préjugés de certaines couches de la population; mais elle tourne ses regards avec confiance et espérance vers notre pays, où les nouvelles idées mûrissent lentement, mais régulièrement, dans les profondeurs du peuple.

Voici là lourde tâche, et peu commune, qui incombe à notre „Amitié Franco-Polonaise.” Celle-ci est appelée à devenir le foyer ardent de la paix et du progrès. Elle a quelque chance de devenir une Amitié modèle entre les nations, une Amitié agissante, basée sur la solidarité humaine et sur la confiance dans les hautes destinées de l'homme. Sans revenir sur les thèmes d'un messianisme désuet et en s'en tenant strictement à l'analyse réaliste des faits, nous pouvons affirmer que cette Amitié, par la force de ses réalisations et de son rayonnement, peut apporter une „Bonne Nouvelle” au monde!”

# JAK POWSTAŁA „FRANCE - POLOGNE”

Projekt założenia stowarzyszenia przyjaźni polsko-francuskiej powstał jeszcze na długo przed ostatnią wojną. Inicjatorem projektu był polski adwokat zamieszkały w Paryżu, **M. Bibrowski**. Stowarzyszenie miało skupiać ludzi przywiązanych do idei braterstwa obu narodów, utrwalonego przez całe stulecia współpracy i walki w obronie wolności, sprawiedliwości i postępu.

Lata cierpień i wspólnej walki z hitlerowskim najeźdźcą jeszcze bardziej zbliżyły Polaków i Francuzów. W konspiracji powstaje wreszcie na wiosnę 1944 roku Association des Intellectuels Polonais, której podstawowym celem jest walka z Niemcami, przy pomocy wszelkich środków, aż do ostatecznego pokonania Trzeciej Rzeszy i całkowitego wyzwolenia Francji i Polski. Postulat ten nie był cczą formułą regulaminową. W chwili, gdy to pisano, dziesiątki tysięcy Polaków walczyły w szeregach Ruchu Oporu na terenie całej Francji, a wśród oddziałów, które lądowały na wybrzeżach Normandii i posuwały się w zwycięskim marszu w głąb kraju, znajdowała się I Polska Dywizja Pancerna pod dowództwem gen. Stanisława Maczka.

Na zebraniu, które odbyło się w jeszcze okupowanym Paryżu w mieszkaniu **p. Wandy Causse**, ustalono podstawy organizacyjne stowarzyszenia, do którego przystąpili liczni intelektualiści francuscy i które miało stać się w przyszłości znaną, liczącą tysiące członków „Amitié Franco-Polonaise”. Następne zebrania odbywały się w mieszkaniu dyrektora szkoły średniej **Gustave Monod**. Bywali na nich: **pp. Bois, Roger Gal, Maurice Thiédot, profesor Collège de France Coornaert, Alphonse Juge, pp. Causse, mecenas Bibrowski**. Na stanowisko przewodniczącego „Amitié Franco-Polonaise” postanowiono zaprosić wybitnego uczonego **Fryderyka Joliot**, którego żoną była Irena, córka Marii Skłodowskiej-Curie. W delegacji do Fryderyka Joliot udała się **p. Wanda Causse i p. Lucjan Chmielewski**. Po kilku dniach **Fryderyk Joliot** wyraził swą zgodę. „Amitié Franco-Polonaise” zaczęła istnieć.

Pierwszą czynnością nowo założonego Stowarzyszenia było nawiązanie kontaktów pomiędzy grupami polskich bojowników Ruchu Oporu a Centre National de la Résistance. Pierwszą zaś manifestacją, symbolizującą przyjaźń obu narodów w walce i zwycięstwie, było wywieszenie w dniu 20 sierpnia 1944 r. flagi polskiej i francuskiej na gmachu Biblioteki Polskiej w Paryżu.

Odtąd rozpoczyna się już jawna działalność.

16 listopada 1944 r. odbywa się pierwsze zebranie konstytucyjne pod przewodnictwem profesora **André Mazon**. Zaproszony był na nie znakomity pisarz **Romain Rolland**. Ciężko chory, bliski śmierci, nie mógł już zdobyć się na wysiłek przyjazdu na zebranie. Napisał piękny list, w którym wyrażał swą solidarność z podjętą inicjatywą. Nawijając do tragicznych przeżyć ostatniej wojny wyrażał życzenia: „Que cette terrible épreuve unisse les deux soeurs de souffrance et de gloire, la Pologne et la France”.

W tym okresie Stowarzyszenie liczyło około stu członków. W skład komitetu honorowego wchodziło ludzie o bardzo głośnych nazwiskach: **Albert Bayet, pani Antoine Bourdelle, Paul Langevin, Georges Le Grix, Charles Maurin, François Mauriac, Maria Mickiewicz, Gustave Monod, Louis Saillant, Marc Sanguier, Maurice Schumann**.

Wkrótce potem Stowarzyszenie witało w Paryżu pierwszego po wojnie przedstawiciela Polski — **dr Stefana Jędrzychowskiego**. Zaczęły się starania o utworzenie grupy parlamentarnej polsko-francuskiej, o opiekę nad jeńcami wojennymi — Polakami znajdującymi się na terenie Francji, o to, aby wraz z prezydentami miast, takich jak Nowy Jork, Londyn, Moskwa i Praga, został zaproszony na 14 lipca — na pierwsze święto narodowe w wolnym Paryżu, prezydent Warszawy.

Działalność Stowarzyszenia rozwijać się zaczęła odtąd coraz pomyślniej. Wprawdzie kłopotów finansowych, lokalowych nie brakowało, ale i te pokonane zostały pomyślnie. W Lille, Lyonie, Tuluzie i Marsylii powstały komitety lokalne, a w Polsce założono Stowarzyszenie Przyjaźni Polsko-Francuskiej pod przewodnictwem znakomitej powieściopisarki **Zofii Nałkowskiej**. Odczyty, wystawy, publikacje książkowe i czasopismo „Peuples Amis” zjednywały coraz nowych członków i sympatyków. 24 października 1945 r. **Fryderyk i Irena Joliot-Curie** wraz z gronem kilku innych przyjaciół Polski odwiedzili bratni kraj. Całe tony książek — prac naukowych — wysłanych zostało do Warszawy w ramach akcji pomocy bibliotekom polskim. Zaczęto przyznawać stypendia dla studentów oraz naukowców i kontakty między obu krajami mnożyć i zacieśniać się zaczęły znów na wszystkich szczeblach.

Stowarzyszenie istnieje do dziś dnia. Zmieniło wprawdzie nazwę przed kilkoma laty na „France-Pologne”, ale cele i charakter działalności zostały wiernie zachowane.

## Quelle a été l'oeuvre de France-Pologne depuis sa creation?

Parmi les premiers actes de l'Association qui avait alors pour nom „L'Amitié France-Polonaise”, citons: la reconnaissance du Comité Polonais de Libération en France par le Conseil National de la Résistance, et la libération, avec un détachement de combattants Polonais de France, de la Bibliothèque polonaise de Paris.

Dans toute la France libérée, l'Association engagea de grandes actions en vue d'aider la Pologne martyre à retrouver sa place de Grande Nation européenne: constitution d'un Comité d'Aide aux bibliothèques polonaises, qui permit l'envoi de plusieurs tonnes d'ouvrages scientifiques et littéraires; constitution d'un Comité d'Aide aux enfants de Pologne, qui recueillit également des tonnes de vêtements et de médicaments.

Grâce encore à l'Association se

constitua le premier groupe parlementaire d'Amitié avec la Pologne, auquel plus de 300 députés donnèrent spontanément leur adhésion.

Dans les années qui suivirent et malgré les difficultés rencontrées au cours des années de grande tension internationale (1948—1954 en particulier) l'Association prit l'initiative de constituer un Comité Mickiewicz (pour la célébration du centenaire de sa mort) et un Comité Chopin (pour la célébration du centenaire de sa mort et du cent cinquantième de sa naissance), un Comité de défense des immigrés polonais.

Ensuite, pour perpétuer le souvenir des héroïques combattants polonais de la 1-ère Division de Grandiers tombés en Lorraine en juin 1940, l'Association créa également un Comité chargé

d'ériger, à Dieuze (Moselle), un monument à la gloire de nos frères d'armes.

Dans une période plus récente on peut retenir l'organisation avec le concours de la Cinémathèque Française de la rétrospective 20 ANS DE CINEMA POLONAIS qui présenta pendant 3 mois une centaine de films polonais au public parisien. Puis l'organisation de la première tournée en France de l'Ensemble de Chants et Danses de l'Armée Polonaise qui connut un grand succès, ainsi que pour cette année anniversaire une tournée triomphale de Mazowsze. Signalons, enfin, le développement constant de „Service Voyages” de l'Association, qui depuis quelques années envoie en Pologne plusieurs centaines de touristes adhérents, par saison, et l'organisation depuis l'année dernière d'un Cours de langue Polonaise.





# LES PERIODIQUES D'ASSOCIATION



## QU'EST-CE QUE L'ASSOCIATION FRANCE — POLOGNE?

France-Pologne est une Association française régie par la loi du 1-er Juillet 1901, qui est présidée par MM Emile TERSEN (Président d'Honneur), Maurice BOUVIER-AJAM directeur de l'Institut de Droit appliqué (Président-Délégué), Jean AURA — directeur du Centre International d'Etudes Pédagogiques, Jean FABRE — professeur à la Sorbonne, le président Edgar FAURE, Henri FREVILLE — maire de Rennes-Président du Conseil Général de l'Ile-et-Vilaine, Pierre GROSCLAUDE — agrégé de l'Université, Mme E. HATINGUAIS — inspectrice générale de l'Education Nationale, M. de LIPKOWSKI — député-maire de Royan, Arthur RAMETTE — député du Nord, Jean TRICART — ancien député (Présidents).

Ses buts sont résumés dans la „Déclaration de principes” qui suit:

**Quelques-unes des personnalités françaises qui ont honoré particulièrement France-Pologne, soit en participant à sa Direction ou à ses Comités et Cercles, soit en écrivant dans sa Revue:**

Louis ARAGON, Georges AURIC, Claude AU-TANT — LARA, Albert BAYET, Julien BENDA, Marcel BIDOT, Louison BOBET, Jean-Paul BONCOUR, Nadia BOULANGER, Charles BRU-NEAU, Jean CASSOU, CARZOU, Paul CAZIN, Jean-Pierre CHABROL, Christian JAQUE, Yves CIAMPI, René CLAIR, Jean COCTEAU, Eugénie COTTON, Jean-Marie DOMENACH, Jacques DOUAI, Paul ELUARD, Benoît FRA-CHON, Francisque GAY, Fernand GRECH, Marcel GROMAIRE, Edouard HERRIOT, le Chanoine KIR, Ernest LABROUSSE, Paul LANGEVIN, Bernard LAVERGNE, Jean-Paul LE CHANOIS, Marcelle LEPAPE, Marguerite LONG, Jean LURÇAT, Louis MALLE, Jacques MASTEAU, François MAURIAC, Darius MILHAUD, Gustave MONOD, Marcel PELLENC, l'Abbé PIERRE, Edouard de POMIANE-POZERSKI, Alain RES-NAIS, Romain ROLLAND, Germaine ROSE, Georges SADOUL, Marc SANGNIER, Albert SO-BOUL, Charles TILLON, André ULMANN, Ro-ger VAILLAND, VERCORS, Jean VILAR, Henri WALLON, André WURMSER.

„L'Association „France-Pologne” est soucieuse de contribuer à une meilleure connaissance générale des peuples entre eux, facteur essentiel d'une bonne entente mondiale. Elle s'est donné pour mission spécifique de perpétuer et de développer l'amitié qui unit la France et la Pologne, amitié faite, à la fois, des aspirations et des souffrances communes du passé, des intérêts du présent et des espérances de l'avenir.

„France-Pologne” entend:

- Faire connaître aux Français la Pologne d'hier et d'aujourd'hui;

- Favoriser ou susciter l'extension et l'approfondissement des relations culturelles, techniques et économiques;

- Contribuer à une meilleure connaissance de la culture polonaise en France et au développement de la culture française en Pologne;

- Multiplier les contacts humains entre Français et Polonais.

Respectueuse de toutes les opinions, agissant en toute indépendance, l'Association „France-Pologne” est consciente de servir l'intérêt réciproque des deux pays”.

\* \* \*

Oto cele, jakie m. in. stawia sobie „France-Pologne” w swej działalności:

- Zmierzać do lepszego wzajemnego poznania się obu narodów, co jest zasadniczym czynnikiem dobrych stosunków porozumienia międzynarodowego. Specjalnym zadaniem „France-Pologne” jest stałe utrzymywanie i wzmacnianie przyjaźni jednoczącej Francję i Polskę, przyjaźni, która wywodzi się z przeszłości, a wiąże ze współczesnymi problemami i przyszłymi nadziejami;

- Zaznajamiać Francuzów z przeszłością Polski oraz jej współczesnością;

- Sprzyjać i popierać wzrost pogłębiających się stosunków kulturalnych, technicznych i gospodarczych;

- Dążyć ku lepszemu znajomości kultury polskiej wśród Francuzów i wiedzy o kulturze francuskiej w Polsce;

- Umacniać stosunki międzyludzkie między Polakami i Francuzami.

Szanując wszelkie poglądy i działające w pełnej niezależności Stowarzyszenie „France-Pologne” ma świadomość, iż działa we wspólnym interesie obu narodów.

Depuis janvier 1947, d'abord sous le titre PEUPLES AMIS (Revue de l'Amitié Franco-Polonaise) puis sous celui de FRANCE-POLOGNE (Peuples Amis), l'Association publie une Revue destinée à exprimer et à réaliser ses buts ainsi qu'a permettre à chacun de connaître en leur actualité relative les faits positifs de la coopération franco-polonaise dans tous les domaines.

Si ces pages vous ont intéressés...  
Adhérez  
à l'ASSOCIATION  
FRANCE-POLOGNE  
et Abonnez-vous à  
sa Revue  
Trimestrielle

FRANCE-POLOGNE  
(Peuples Amis)

— ● —  
Adhésions:  
5 F. (Membres  
Actifs) —  
A partir de 50 F.  
(Membres  
Bienfaiteurs)  
Abonnement:  
4 numéros: 8 F.  
— Etranger: 10 F.

— ● —  
FRANCE-POLOGNE

13 rue Paul-Lelong,  
Paris 2-ème  
tel.: 236 33 18  
CCP „Peuples Amis”  
6761 06 PARIS



# CZY SKANDAL?

W „Narodowcu”, w artykule Michała Kwiatkowskiego pt. „Skandal” czytamy: „Odkąd rozpoczęły się masowe wyjazdy emigrantów polskich do Kraju, nasze organizacje niepodległościowe zastosowały następującą rozumną zasadę: nie sprzeciwiać się wyjazdom prywatnym, nie mających (oj ta polszczyzna z Lens — przyp. korekty) jakiegokolwiek charakteru politycznego; natomiast nie wyjeżdżać nigdy jako organizacje, by nie wytwarzać pozorów, jakoby Wychodźstwo nasze godziło się na obecną dyktaturę reżimową w Polsce i nawiązywało z nią współpracę”.

Przynajmniej co drugie zdanie w tym cytacie to — delikatnie mówiąc — nieścisłość. Tak zwane organizacje niepodległościowe zawsze przeciwstawiały się wszelkiego typu wyjazdom do Kraju, ale ich nawoływania, uchwały, napiętnowania i różnego rodzaju przeciwdziałania nie miały najmniejszego wpływu na wznoszącą się roku na rok falę odwiezienia Polski przez nasze Wychodźstwo. Po prostu Wychodźstwo zupełnie się z tą „niepodległościową” akcją nie liczyło i całkowicie ją zignorowało. To samo jeżeli chodzi o kolonie wakacyjne dla młodzieży emigracyjnej w Kraju, udział w różnych obchodach, kontakty organizacyjne czy kombatankie.

I dopiero wtedy, gdy bojkot zawiódł całkowicie, gdy uchwały zarządów i prezydów, decyzje prezesów i sekretarzy pozostały głosem wołającym na puszczy — zgrani przywódcy niepodległościowi — dla zachowania twarzy czy pozorów — zaczęli lansować hasło: wyjazdy prywatne — owszem, ale organizacyjne reprezentowanie emigracji — nie. Nie pozwalamy! Niewiele sobie z tego robiono. Nastąpiło to już zresztą wtedy, gdy kontakty stowarzyszeniowe z Krajem zostały zadzierżniete, zaczęły się poważnie rozszerzać i jak to ogólnie wiadomo nadal przybierają na sile.

W miarę narastania wyjazdów do Polski, ta część prasy emigracyjnej, która ziele niechęcią do Kraju, i karmiła swych czytelników na jego temat nieprawdopodobnymi historiami, musiała w poważnym stopniu zmienić charakter swoich informacji znad Wisły i Odry. „Narodowiec” również. Po prostu nie można już było mydląc czytelnikom oczu zmyślonymi opowiadaniem, gdyż zbyt wiele osób stwierdzało oświadczenie na miejscu, jak w Polsce jest naprawdę i jak bardzo — mimo ogromnych trudności wojennych i powojennych, stwarzanych m. in. przez tzw. „niepodległościową” emigrację — Kraj bardzo się zmienił na korzyść. Wystarczy tu przypomnieć słynną, rzekomo oryginalną korespondencję „Narodowca”, w której to poinformował swych czytelników jakoby w Polsce prawo do picia śmietany mieli tylko partyjni, i że każdy partyjni otrzymuje codziennie z państwowej mleczarni wiadro śmietany, bezpartyjni zaś — nic. W dziejach polskiej prasy emigracyjnej był to na pewno nonsens stulecia. Nie wytrzymałoby go nawet najbardziej wierni czytelnicy dziennika z Lens i jeden z nich zapytał: co ci partyjni robią z taką ilością śmietany każdego dnia?...

Trzeba przyznać, że od tych czasów bardzo się informacja o Kraju na łamach „Narodowca” poprawiła. Przedrukowuje on niemal w każdym numerze po kilka pozycji z prasy reżimowej, w czym przeciętny czytelnik zupełnie się nie orientuje. Nie bierzemy oczywiście tego dziennikarstwa z Lens za złe, przeciwnie: uważamy, że lepsza zawsze informacja z pierwszego źródła, aniżeli nieopieczalnie brednie o wiadrach śmietany. W dawnych redakcjach polskich uczono młodych kandydatów na dziennikarzy, że lepiej dobrze wyciąć (z innej gazety), aniżeli samemu błędnie napisać i że nożyce w redakcji są nie mniej ważne od pióra (dziś maszyny do pisania). „Narodowiec” po okresie fantazjowania na temat sytuacji w Kraju wrócił do tej rozsądnej zasady, dobrze i szeroko ją stosuje, co naturalnie trzeba mu zapisać na plus.

Nie dlatego jednak piszemy o tym, by zdradzać tajemnice z redakcyjnej kuchni (tak zresztą robi wiele pism, z tym, że jedne powołują się na źródło, inne zaś nie mają tego szlachetnego zwyczaju), lecz dlatego, że autor wspomnianego na wstępie artykułu „Skandal!” — dyrektor Michał Kwiatkowski rozdziera w nim szaty nad tym, że „Sokół” — z Carvin wziął udział w imprezach, jakie odbyły się w Polsce z okazji powojennego 25-lecia. Praktycznie udział ten wyraził się w prezentacji zespołu z Carvin w Festiwalu Polonijnych Zespołów Pieśni i Tańca w Rzeszowie oraz udziale jednego z przedstawicieli w Polonijnym Sejmiku w Katowicach w sprawie nadchodzących Igrzysk w Monachium, którymi — jak wiadomo — Wychodźstwo polskie we wszystkich krajach bardzo się interesuje.

„Sokół” z Carvin nie był oczywiście jedynym zagranicznym zespołem polonijnym w Rzeszowie, było tych zespołów kilkanaście, w tym z samej Francji pięć, podobnie jak na naradach sportowych w Katowicach uczestniczyli delegaci z różnych krajów.

Dyrektor „Narodowca”, który nagle ujawnił się też jako wiceprezes Związku Sokołów, choć o jego działalności sokołki niewiele wiadomo, nazywa występ „Sokołów” z Carvin „oburzającym wyskokiem” i pisze:

„Tym bardziej stanowczo musimy potępić skandaliczny udział gniazda „Sokołów” z Carvin w obchodach 25-lecia Polski reżimowej w Kraju! Nie tylko, że to gniazdo skądinąd zasłużone nawiązało kontakty z reżimem jako organizacja — wbrew podstawowej linii politycznej, powszechnie przyjętej na Wychodźstwie — ale uczestniczyło w manifestacjach...”

Potępiamy! My — to znaczy dyrektor wydawnictwa i wiceprezes Związku Sokołów. Pluralis majestatis. My — dyrektor i wiceprezes — nie protestowaliśmy jednak, gdy np. Kraj odwiedził oficjalnie z tytułu swego urzędu ksiądz biskup Rubin, słowem nie piseniliśmy także, gdy w Polsce składali wizyty nie tylko społeczeństwu, ale i rządowi prezydent de Gaulle z małżonką, Jean-Paul Palewski, Maurice Schumann i dziesiątki innych dygnitarzy, w tym kilku polskiego pochodzenia. Mocniejszych od siebie, my — dyrektor i wiceprezes wolimy nie ruszać. Ale żeby słabsi, jacyś tam naczelnicy prowincjonalnych gniazd sokołkich, tańczące i śpiewające sokołeta — bez naszego wysokiego przyzwolenia pozwalali sobie na „oburzające wyskoki” wyjazdów do Kraju, o co to, to nie! Skandal! „Co wolno wojewodzie, tego nie wolno zwykłemu chłopu na zagrodzie!” Nie pozwalamy! Napiętnujemy! Co innego przedrukowywać artykuły z prasy krajowej — finansowanej przez reżim w Warszawie. — bo to my! I to dla naszego interesu. A co innego zwyczajni szeregowi członkowie „Sokoła” z prowincjonalnej miejscowości.

Taka to już rozdwojona moralność niektórych ludzi, żądnych władzy i komenderowania innymi...

I jeszcze jedno. Określenie „organizacje niepodległościowe” czy słowo „niepodległościowy” ma w polskim języku politycznym ustalone znaczenie. Dotyczy obozu piśudczykowskiego i jego spadkobierców, którzy uzurpowali sobie prawo wyłączności uzyskania po I wojnie niepodległości, uwieźli z Hitlerem, odpowiedzialni są za klęskę wrześniową, rzucali na emigracji klody pod nogi Sikorskiemu i sztykowali się do ponownego przejęcia władzy w Polsce po wojnie...

„Narodowiec” i jego założyciel, zmarły przed kilku laty Michał Kwiatkowski (ojciec dzisiejszego dyrektora), pogardzał nimi, odsłaniał prawdziwe oblicze „niepodległościowców”. Można mu niejedno zarzucić, ale w tej sprawie miał rację, był nieprzejednany i stanowczy. To m. in. było powodem słynnego procesu prasowego z Andersem przed jednym z brytyjskich sądów. Niejedną brudną sprawą ze skłóconego „grajdołka niepodległościowców” — jak założyciel „Narodowca” nazywał skłóconą emigrację polską w Anglii — wyszła w tym procesie na jaw. Teraz dowiadujemy się, i to zaraz z pierwszego zdania artykułu „Skandal”, że syn założyciela, który przejął schedę po ojcu wraz z dziennikiem w Lens, uważa „organizacje niepodległościowe” za „nasze”, tj. „Narodowca”. A może dyrektor i wiceprezes nie wie, co w polskim języku politycznym znaczy określenie „niepodległościowy”. Ale przecież wiedzą to dobrze jego redaktorzy.

# W ROCZNICĘ WALK O WYZWOLENIE BELGII

W dniu 6 września, 25 lat temu, oddziały Pierwszej Polskiej Dywizji Pancerniej przekroczyły w marszu bojowym granicę francusko-belgijską pod Wostouter.

Dnia 7 września wyzwolono Ypres, Poperinghe, Hooglade i Gits, w dniu 8 września odzyskały wolność Thielt i Ruyssele. W dniach 11—14 września stoczono bitwę o Gandawę. W ostrych walkach zdobyto Lokeren, St. Niklaas, Stekene. Po bitwach pod Oostmale i Merkplaa I Dywizja Pancerna dociera do granicy holenderskiej.

Dwudziesta piąta rocznica bohaterstwa oddziałów polskich o wyzwolenie Belgii będzie obchodzona szczególnie uroczysto. Inicjatywę tych obchodów podjęło Towarzystwo Przyjaźni Belgijsko-Polskiej. Do Komitetu Honorowego uroczystości weszli między innymi: ambasador PRL w Brukseli p. Fr. Modrzewski,

przewodniczący Senatu p. Paul Struye, przewodniczący Parlamentu p. A. Van Acker, minister obrony p. P. W. Segers, konsul generalny PRL w Brukseli p. M. Klimas, konsul PRL w Antwerpii p. M. Jurewicz, szef sztabu generalnego gen. G. Vivario, gen. Werbrouck, gubernatorowie Liège, Flandrii, Limburgii i Antwerpii, burmistrzowie miast wyzwolonych przez oddziały polskie i szereg innych wybitnych osobistości.

Centralna uroczystość oddania hołdu żołnierzom polskim, którzy walczyli o wolność Belgii, odbędzie się w niedzielę, dnia 21 września br. o godz. 11.00 na Polskim Cmentarzu Wojskowym w Lommel (Limburgia). W ramach tej uroczystości na centralnej bryle pomnika zostanie odsłonięta odznaka polskich eskadr lotniczych, które brały udział w walkach na tym terenie.

## Rozmawiamy z czytelnikami

### Interesuję się wszystkim co polskie

Pani Irena Jaworska mieszka w malowniczym alpejskim kąpielisku Aix-les-Bains. Mimo iż sposobność rozmawiania po polsku nadarza jej się niezmiernie rzadko, mówi piękną, nieskazitelną polszczyzną. Mimo iż w dzielnicy, w której mieszka, Polaków nie ma ani na lekarstwo, i mimo iż Polskę widziała po raz ostatni w czasie ostatniej wojny, żywo interesuje się wszystkim, co polskie i myślami często jest w Kraju.

— Francja jest pięknym i nader gościnnym krajem — mówi. — Ma ona, że tak powiem, nieprzeciętny wdzięk i tym wdziękiem zniewala wszystkich chyba osiedlających się w niej cudzoziemców. Przyzwyczaiałam się do Francji, związałam się z nią wszystkimi niemi, wrosłam w nią mocno, serdecznie, ale — co tu dużo gadać — Polski żaden kraj człowiekowi nie zastąpi. Pierwsze skrzypce zawsze będzie w każdym sercu grała ta ziemia, na której przeżyło się pierwsze radości, pierwsze zachwyty, pierwsze kłopoty i pierwsze smutki...

Ja do Francji przyjechałam w trzy lata po wojnie — ciągnie dalej po krótkiej pauzie. — Podobnie jak tysiące innych Rodaczek i Rodaków, emigrantką stałam się za sprawą zawieruchy wojennej, z Kraju wygnana mnie wojna. Pochodzę z Warszawskiego, przed 39 rokiem mieszkałam nawet przez pewien czas w samej Warszawie, więc jest mi ona szczególnie bliska. Niestety, nowej, odbudowanej Warszawy nie zdołałam jeszcze odwiedzić. Stąd, z Alp, podróż do Kraju jest niestety o wiele bardziej kosztowna niż z Nordu czy też nawet z Paryża. Sądząc ze zdjęć i opisów, ta nowa, zmartwychwstała Warszawa jest bardzo pięknym i nowoczesnym miastem.

A w Aix-les-Bains mieszkam od lat już teraz dziesięć. Polaków widuję nieczęsto. Zresztą jest ich tutaj, w Aix, naprawdę niewiele, można by ich chyba na palcach policzyć. Należą tak jak i ja do tzw. nowej emigracji, pozostali się z Francuzkami. W departamencie Soivoie poważniejsze skupiska polskie istnieją tylko, o ile mi wiadomo, w okolicy Albertville i w Ugine. Tam jest stara emigracja. W Aix oczywiście żadnego życia polonijnego nie ma. Czasem zahaczy o nasze miasto jakiś krajowy zespół taneczny, i to wszystko. Nie ma też polskiej szkółki ani polskiego nauczyciela i dlatego sama uczę swojego synka języka polskiego. Idzie mu ta nauka opornie, bo ze swoimi rówieśnikami cały czas rozmawia po francusku, po polsku może mówić tylko w domu, no ale na to nie ma rady, prawda?

Z Krajem kontaktuję się za pośrednictwem prasy, m. in. „Tygodnika Polskiego”. Dawniej kupowałam „Tygodnik” w kiosku, teraz jestem abonentką — zaprenumerowałam mi go jedna znajoma z Paryża. Ponieważ zaprenumerowała mi go w okresie trwania Wielkiego Konkursu Świątecznego, więc za jej sprawą wzięłam także udział w tym konkursie. Poszczęściło mi się: wylosowałam elektrofon walizkowy oraz pięć płyt polskich. Ta wygrana sprawiła mi ogromną radość, serdecznie redakcji dziękuję. „Tygodnik” mi się podoba, czytam go z prawdziwą przyjemnością. Interesują mnie — podobnie jak wszystkie chyba Czytelniczki — „Rady od serca” pani Anny. Ale najbardziej ciekawia mnie wiadomości z Polski. Dobrze, że „Tygodnik” publikuje dużo zdjęć, bo unaczyniają one Czytelnikom rzeczywistość współczesnej Polski w sposób o wiele bardziej bezpośredni aniżeli najlepsze nawet artykuły i reportaże. Mnie najbardziej chwytają za serce zdjęcia nowych budynków, a zwłaszcza zdjęcia nowych budynków warszawskich i w ogóle wszystkiego, co w tym tak strasznie zniszczonym i tak dzielnie odbudowanym mieście powstaje nowego.

### CIĘŻKA STRATA ZWIĄZKU POLAKÓW W NRF Zmarł prezes ks. Józef Styp-Rekowski

W Trewirze, po dwumiesięcznym pobycie w szpitalu, zmarł w wieku lat 67 prezes Związku Polaków w NRF, ksiądz dziekan Józef Styp-Rekowski. Zmarły był zasłużonym działaczem Polonii w Niemczech i jeszcze w latach międzywojennych, za czasów prezesury Związku Polaków ks. dr Bolesława Domańskiego, wchodził w skład władz związkowych. Uważał się za ucznia tego ostatniego. Pełnił wtedy funkcję prezesa Związku Polskich Towarzystw Szkolnych w Niemczech. Po napadzie Hitlera na Polskę wraz z innymi członkami działacza mi ZPNW został ks. Styp-Rekowski aresztowany i osadzony w obozie koncentracyjnym w Sachsenhausen a następnie w Dachau. Po odzyskaniu wolności w 1945 r. kuria biskupia dla Polaków w Niemczech powierzyła mu urząd dziekana francuskiej strefy okupacyjnej.

Prezesa Związku Polaków objął ks. Styp-Rekowski po śmierci Stanisława Szczepaniaka w listopadzie 1964. Był on więc czwartym z kolei prezesem tego Związku, licząc od założenia w 1922, po: Stanisławie hr. Sierakowskim, ks. dr. Domańskim i S. Szczepaniaku. Pochodził z Ziemi Bytowskiej, która choć rdzennie polska i o większości ludności polskiej, powróciła do Macierzy Polskiej dopiero w 1945 roku. Ostatnią wolą zasłużonego działacza i kapłana było, by po śmierci jego szczątki spoczęły w rodzinnej Ziemi Bytowskiej.

Sylwetką i działalnością zmarłego prezesa Związku Polaków w NRF zajmujemy się jeszcze osobno.



## ŚLĄSCY HARCERZE WE FRANCJI

# Z JARNY Z WYCIECZKĄ DO PARYŻA



Harcerki ze Śląska na paryskiej ulicy



Pod Łukiem Triumfalnym dzieci polskie odczytywały nazwiska dzielnych polskich generałów armii napoleońskiej

Czyż Wieża Eiffla mogła nie wyrzeć wrażenia swą strzelistą sylwetką?



**O**D KILKU JUŻ LAT trwa wymiana wakacyjna między harcerzami z Katowic i Bytomia oraz dziećmi z Harnes i Waziers. W tym roku do tych dwóch miejscowości przybyła jeszcze Jarny we wschodniej Francji. Po raz pierwszy w tym roku merostwo w Jarny przyjęło u siebie 12 harcerzy z Polski. Za zainteresowanie polskimi gośćmi było duże w Jarny. Dzięki gościnności jej mieszkańców, a zwłaszcza życzliwości, osobistemu zaangażowaniu i serdeczności mera Jarny **p. Gilbert Schwartza**, dzieci ze Śląska spędziły niezapomniane wakacje. W ciągu dwóch tygodni przebywały w ośrodku miejskim, korzystając z basenu kąpielowego, zwiedzając Nancy, Verdun i Luksemburg. Następne dwa tygodnie harcerze przebywali u rodzin w Jarny. Rodzin, chętnych do przyjęcia dzieci polskich, zgłosiło się o wiele więcej niż było dzieci.

Atrakcyjnym punktem pobytu harcerzy ze Śląska we Francji była zorganizowana przez merostwo w Jarny wycieczka autobusem do Paryża. W wycieczce tej towarzyszył harcerzom, poza opiekunami z Jarny, reporter „Tygodnika Polskiego”, „uwieczniając” ich na zdjęciach. Dzieci zwiedziły



Wśród zabytków Paryża młodzi goście ze Śląska znaleźli także wiele pamiątek polskich. Zwiedzanie Paryża rozpoczęto od pomnika Adama Mickiewicza



Z Pól Elizejskich droga prowadziła na Plac Zgody. Jurek Kindla (od lewej) fotografował stąd Łuk Triumfalny. Jolanta Pluta z Czeladzi i Uruszuła Chomik z Chorzowa zachwycały się obeliskiem na Placu Zgody. Wspaniały!

Louvr, Notre Dame, Montmartre i in., natomiast szczególnie zachwycały się Wieżą Eiffla i Łukiem Triumfalnym. Równie serdecznie i życzliwie podejmowani byli harcerze w Harnes i Waziers i podobnie jak harcerze z Jarny przyjechali z wycieczką do Paryża. Po miesięcznym pobycie we Francji 44 harcerzy ze Śląska nawiązały się nowe nici serdecznej przyjaźni między dziećmi polskimi i francuskimi. W tym samym czasie 46 dzieci z Waziers, Harnes i Jarny spędzało wakacje na Śląsku w Polsce.

Plan wycieczki po Paryżu obejmował także Louvr oraz ogród Tuilleries





# Młodość z Francji i Belgii w podwarszawskich letniskach

## WYJĄTKOWO MIŁA GROMADKA

**S**OPLICOWO POD WARSZAWĄ. Na piaskach tak białych jak tylko da się to wyobrazić — bujna zieleni, a nad nią lipcowe, niebieskie niebo. Las tu niewysoki. Sosny z gatunku niskich, o czerwonych u góry pniach, aromatyczne. Pachniały też kwitnące jeszcze lipy. Ten aromat i piasek decydują o walorach klimatycznych okolic Otwocka, zwanych „za-głębiem zdrowotnym” Warszawy. W jego obrębie leży właśnie Soplicowo. Z dala od

ludzkich osiedli — domek-pałacyk. Aż dziw, że nie pomdlały w skwarze słońca czerwone cynie wiodące szpalerem do domku, w którym mieszkały 32 dziewczynki z Francji. Spiewają właśnie przy akompaniamencie fortepianu jedną z piosenek „Mazowsza”. W pięknej chłodnej sali, zdobnej drewnianymi schodami i galerijką wiodącą ku wyższemu piętru, nie odczuwają panującego na dworze upału. Na wesołych słowach piosenki uczą się prawidłowej wymowy polskich słów. Nawet żywa jak iskra Elizabeth Sobocińska z Croix (Lille), wesoły chochlik kolonii, siedzi spokojnie i nuci stukając równocześnie palcami.

Za chwilę gromadka statecznych dotąd panienek z piskiem pofrunęła do jadalni. Podwieczorek wbrew napomnieniom wychowawczyń został spałaszowany w mgnieniu oka. Trudno się dziwić. W basenie kusząco kotłowała się błękitna piłka, a na trawie, wśród drzew i kwiatów czekały barwne leżaki. Dziewczeta przebrały się błyskawicznie w kuse kostiumiki i jedna po drugiej skakały do wody. Fotoreporter omal nie „zginął na posterunku”. Mało brakowało, a wciągnęłyby go wraz z aparatem do wody.

Francuskiej gromadce z całą powagą swoich 18 lat patronowała paryska wychowawczyni, Ania Domańska.

Czytelnicy zapewne pamiętają tę młodą dziewczynę. W 1965 r. TYGODNIK zamieszczał jej korespondencje z podróży dookoła świata. Miała 14 lat, kiedy wygrała konkurs pisma młodzieżowego FORMIDABLE na atrakcyjną podróż. Jako laureatka zwiedziła wiele krajów, nadsyłała swe wrażenia z pobytu w Teheranie, New Delhi, Dżajporze, Singaporze, z Tahiti, Los Angeles i z innych sławnych miast.



Czy Freddy Barszcz za kilka lat nadal będzie się posjonować siatkówką i telewizją?

Nie takie wprawdzie sukcesy podróźnicze mają za sobą mieszkanki kolonii w Soplicowie, ale i one pełne były wrażeń. Otoczyły nas kołem i jedna przez drugą szybko mówią: „Bardzo podobało mi się morze. Pływałam na Helu, a słona woda wynosiła mnie do góry” — to Dorotka GABKA z Ostricourt (Nord), Danusia BŁAŻECZEK też z Ostricourt z radością wspomina zwiedzanie Gdańska; w sklepie CEPELII kupiła tam dla mamy ludowy wazon. Elizabeth, która zawsze ma coś do wtrącenia od siebie, woła: „A ja kupiłam mamie kotdre” — „Ty, sama?” „No nie, wujek. On mieszka w Polsce”. Paula STACHOWICZ (Vieux Conde dep. Lille) zachwycona jest występem „Mazowsza”. Oglądała je w wielkiej Sali Kongresowej warszawskiego Pałacu Kultury. Najbardziej podobał się jej taniec góralski. Nim skończyła mówić, wtrąciła się Danusia: „A w Oliwie grały organy. Duże z chóru, a piszczałki w bocznej nawie Katedry, aniżeli w rytm melodii poruszały złocistymi trąbami. Piękne.”

Tyle wrażeń. Dziewczynki chcą się nimi podzielić jednym tchem. Więc Dolores BOUCAUT z Sallaumines (Lille) opowiada o tym, że najbardziej z występu „Mazowsza” podobały jej się stroje i tańce wielkopolskie. Dolores jest poważną dziewczynką. Mówi powoli, z namysłem. Zamierza zostać lekarzem. Elizabeth? O, ona także chce być lekarzem. A tancerką? Chwila namysłu. Elizabeth chce być i tancerką. A inżynierem? Tak, oczywiście. — Tyle marzeń w małej lepetynie! To prawo młodości.

Czy łatwo je będzie zrealizować tej uroczej dziewczynce? W domu jest aż dziesięcioro rodzeństwa. Z tego, jak fama głosi, aż trójka o równie żywym usposobieniu, jakie ma Elizabeth. Może gdy dziewczynka skończy szkołę we Francji, otrzyma stypendium na któreś z polskich uczelni? Raz nawiązany kontakt z Krajem powinien przecież jakoś być kontynuowany.

Pani Maria Waśkiewicz, opiekunka kolonii, jest kierowniczką państwowego domu dziecka w Soplicowie i doświadczonym pedagogiem. Pracuje w swym zawodzie już 35 lat. „To niezwykle miłe dzieci — mówi ona o francuskich dziewczynkach — serdeczne, bezpośrednie w obcowaniu. Bardzo łatwo nawiązują kontakt z ludźmi. W tym roku przyjechała wyjątkowo miła gromadka.”

A jak dzieci odnoszą się do swych opiekunów? Otóż gdy zdarzyło się, że pani Maria poczuła się źle, jedna z dziewczynek uciszała koleżanki: „Nie krzyczcie, Mama jest chora.” Cóż ująć, coż dodać?



Oto panny z Soplicowa: D. Błażeczek, D. Gabka, J. Błażeczek, M. Kulipczuk, A. Kempa, L. Jaworska, J. Janicka, T. Szmacińska, P. Stachowicz, D. Misikowska, D. Boucaut, M. Tomczak, C. Kurz, E. Zelek, F. Sieradzka, M. Konieczny, M. Stachowiak, J. Rzanny. Nie lubiły bezruchu — widzimy je nad wodą

## ZALEW, WEDEL I SZECHEREZADA

Chłopcy z Miedzeszyna: P. Wyjadko, B. Wróblewski, B. Szczepański, M. Karabin, D. Roobaert, W. Oleszkiewicz, T. Musiał, P. Woźniak, V. Bratuszewski, P. Słomian, L. Montulet, R. Andrzejewski. U dołu: F. Barszcz, J. Jankowski

za tak sformułowaną opinię liczy na stanowisko dyrektorskie w Zakładach... Jasne, że są to tylko koleżeńskie żarty, choć kto wie... Chłopiec ma pełne szanse, by w przyszłości po ukończeniu studiów i latach pracy pretendować do kierowniczego stanowiska w swym zawodzie.



Przyjechało ich z Belgii na kolonie do Miedzeszyna nad Warszawą dwudziestu dwóch. W większości byli to synowie rodzin górniczych. Kierownictwo zadbało, by całej gromadzie chłopców, w której znaleźli się także przedstawiciele Polonii z Belgii i NRF, nie nudziło się w czasie wakacji w Kraju. Przekazyli oni w Miedzeszynie niejedną przyjemność, o której poprzednio nie marzyli. Tak np. Henryk MERGEAY z Montaigne Sainte Wolborge po raz pierwszy w życiu piekł na prawdziwym ognisku w polu kielbaski. Smakowały? Mówi, że bardzo.

Jednego dnia zwiedzili chłopcy uroczę miasteczko Kazimierz nad Wisłą i stare Puławę z nowoczesnym kombinatem azotowym. W dwa dni później odwiedzili w Warszawie Dom Słowa Polskiego — wielki zakład poligraficzny, z którego każdego dnia wychodzi kilka milionów egzemplarzy gazet i rokrocznie setki tysięcy książek.

Obejrżeli ogromne hale, maszyny, przeróżne urządzenia. Bardzo dziwili się, że to właśnie tu powstają niektóre komiksy, które kupują u siebie w domu.

Później niemal co drugi dzień zjawiała się jakaś nowa atrakcja. To film, to występ „Mazowsza” w Sali Kongresowej, to wycieczka nad Zalew Zegrzyński i jazda statkiem, zwiedzanie Gdańska, Jastrzębiej Góry, Helu, wizyta w Warszawskich Zakładach Telewizyjnych — gdzie powstają telewizory. No ażeby „osłodzić” trudy kolonijnego życia — jeszcze wycieczka do zakładów Wedla, największej polskiej fabryki czekolady, gdzie można było do syta najeść się czekolady i cukierków. Nie nudzili się.

A jakie są ich wrażenia? Henryk jest zdania, że wszystko to było bardzo piękne, ale najpiękniejsze były harcercskie „podchody”. Gry tej nie znał. Zamierza ją spopularyzować w Belgii, wśród kolegów.

Natomiast Freddy BARSZCZ z Wosnes, który już piąty raz był w Polsce, jako uczeń technikum elektrotechnicznego najbardziej interesował się produkcją telewizorów. Naj-

nowszy polski telewizor, 23-calowa „Szecherezada” — uzyskał u naszego młodocianego znajomego entuzjastyczną opinię. Złośliwi koledzy Freddy’ego twierdzili, że chłopiec

## W RADOŚCI RADOŚĆ

Fodeksycytowane były tego dnia wszystkie dziewczynki: 23 Francuzki, 13 Belgijek, panienki z NRF i z Polski — razem 85 dziewczynek z kolonii Polonii zagranicznej w Radości. Helenka JĘDRZEJAK z Mouvaux miała wygłosić w imieniu młodzieży i dzieci Polonii przemówienie na uroczystym spotkaniu przewodniczącego Rady Państwa, marszałka M. Spychalskiego. Tremę miała nie tylko Helenka i wychowawcy. Mówiono później, że nawet sam pan marszałek patrzył na dziewczynkę z początku tak, jakby się bał, że może się zatnie i będzie jej musiał pomóc. Ale mówiła wspaniale, ku wielkiej dumie całej kolonii.

W Radości Helenka — istotnie najlepiej wśród zagranicznych dziewczynek wiała ją je-



Doprawdy radosną gromadkę stanowiły dziewczynki z Radości

zykiem polskim. Od niej dowiedzieliśmy się, że Kraj zna wzdłuż i wszerz. Ze zwiedziła go z mamą dwukrotnie, poza tym sama była już na koloniach w Olsztynie. Wiadać, że dziewczynka zakochana jest w Polsce. Należy do tych, z którymi można mówić i o malarstwie Matejki, i o Operze Leśnej w Sopocie, o Starówkach Warszawy oraz Gdańska, a także o najnowszych nagraniach Czerwonych Gitar i Trubadurów. A o „Ma-

zowszu”, które tak bardzo lubi — rozmawiała nie tylko ze słynnym solistą zespołu „Jopkiem”, ale i z samą panią Mirą Sygietyńską — Helenka powiedziała, że „Mazowsze” jest podobne do ogrodu pełnego kwiatów.

Nie udało nam się porozmawiać z inną, nie mniej sławną na kolonii dziewczynką, Renatą Kamińską z Chereg. Renata lubiła śpiewać, ale kiedy? Nocą, kiedy wszyscy byli już w łóżkach.

Wszystkie dziewczynki codziennie miały w Radości lekcje polskich piosenek i tańców. Wychowawczyni, która prowadziła z nimi te zajęcia, nie mogła nachwalić się ich pojętności. A śpiewać lubiły. Nucily idąc wśród drzew ku plaży nad piękną rzeczką Swider, śpiewały w autobusie, na wycieczkach. Śpiewały tak, że nikt nie miał wątpliwości — na koloniach w Radości radość panowała.



Czyżby bójka? — wolne żarty!...



Oto Helenka Jędrzejak

TEKST:  
HALINA SŁOMIŃSKA  
ZDJĘCIA:  
EUGENIUSZ  
WOJDECKI



# WYWIAD Z A. GRONOWICZEM AMERYKAŃSKIM PISARZEM POLSKIEGO POCHODZENIA



## BĘDZIE KSIĄŻKA O MATCE

— To nieprawda — co piszą o mnie niektórzy, że w dzieciństwie pasłem krowy. Pasłem wtedy świnię.

Wybitny pisarz amerykański polskiego pochodzenia śmieje się dobrodusznie i dodaje:

— To oczywiście pewna licentia poetica. Faktem jest natomiast, że jestem chłopcem z dziada pradziada.

— I doktorem filozofii? — wtrącam.

— A tak, rzeczywiście. Notabene polskiego uniwersytetu.

Tak zaczęła się nasza rozmowa z mottem: w 30 lat później, a może nawet i więcej. Chodzi po prostu o to, że Gronowicz i ja jesteśmy kolegami szkolnymi. Ten obecnie znany pisarz amerykański — za czasów szkolnych, zwłaszcza w klasach niższych nie odznaczał się niczym szczególnym. Chyba tylko tym, że nieźle grał w piłkę i że kochał się równocześnie w jednej uroczej koleżance. Na wspomnienie o tym drobnym epizodzie — Gronowicz patrzy z zadumą w dal i mówi:

— Tak. Największa tragedia człowieka to starzenie się. — Nie podejmuję dyskusji na ten drażliwy temat. Twierdzą jednak, że skądinąd trafnej uwadze Gronowicza przeczy jego aktualna fotografia.

Kontynuuję wspomnienia...

A więc Gronowicz był chłopcem takim samym jak wszyscy. Chociaż, przepraszam — niezupełnie. Będąc uczniem 7 klasy gimnazjum (w owym czasie przedostatniej klasy) zdał na I rok studiów uniwersyteckich. Z tego też powodu zaraz po maturze był już studentem III roku studiów, co wywołało osłupienie nie tylko kolegów, ale i tak zwanego ciała pedagogicznego. W tym samym mniej więcej czasie był już autorem kilku tomów poezji, jednej powieści oraz sztuki teatralnej „Niedroga recepta”. W ten sposób stał się jedynym i najmłodszym literatem naszego rocznika gimnazjalnego. Zaczął więc bardzo efektywnie.

A potem przyszła wojna — długa rozłąka. Po wojnie — po raz pierwszy usłyszałem o Gronowiczu w roku 1946. Przeczytałem chyba w „Rzeczypospolitej”, że mieszka w Nowym Jorku, jest znanym pisarzem amerykańskim. W związku z tym coś nawet o nim napisałem w tym czasie, ale co — dokładnie nie pamiętam. Było tam chyba też coś o krowach, o chłopskiej krzepie, żelaznym mózgu i stalowej woli. Pisałem wtedy raczej na rybkę, z pewną dozą sentymentu, patosu i chyba przesady.

W tym, co piszę dziś — nie ma żadnej przesady. O przybyciu Gronowicza do Polski znowu przeczytałem w gazecie. Natknąłem się na wywiad z Gronowiczem. Oczywiście spotkaliśmy się. Wrażenia? Zdecydowanie miłe. Jakim był, takim i pozostał. Prosty, szczerym, skromnym człowiekiem, któremu nawet woda dwóch oceanów nie uderzyła do głowy. A muszę przyznać, uderzyć mogła.

Kiedy Gronowicz w roku 1938 znalazł się w Nowym Jorku, miał wszelkie podstawy do optymizmu. Do USA przybył jako stypendysta Funduszu Kultury Narodowej. Przed nim stypendystami tego Funduszu byli: Wanda Wasilewska i Leon Kruczkowski.

Funduszem Kultury Narodowej Gronowicz cieszył się w Nowym Jorku tylko jeden dzień. Wraz z nim nadeszła do polskiego konsula generalnego w Nowym Jorku depesza władz sanacyjnych, że stypendium zostało Gronowiczowi cofnięte. Okazało się zbyt lewicowy. Znalazł się więc niespodziewanie w mocno kłopotliwej sytuacji, w obcym kraju, ze słabą znajomością języka, bez środków do życia. Przypadek jednak sprawił, że osobą młodego Polaka i początkującego pisarza zainteresował się prezydent Roosevelt. I wówczas — nagle uśmiechnęło się do Gronowicza powodzenie. Wizyta w Białym Domu, dokąd został zaproszony, otworzyła przed nim wszystkie drzwi. Stał się nagle modny, mile widziany. Gdyby jednak poszedł wówczas po linii najmniejszego oporu — skończyłby na karierze *playboja*. Tak dziś twierdzi. Obrął jednak inną, o wiele realniejszą drogę — ciężkiej pracy i samozaparcia. Rozważył swoją sytuację na chłopski rozum i z właściwym uporem zaczął robić to, co umiał. Zaczął pisać.

— Również w pracy pisarza — mówi dziś trochę sarkastycznie — 99% jest potu, a tylko 1% — natchnienia.

Wynikiem tej mieszaniny potu i natchnienia jest obecnie kilkadziesiąt pozycji na koncie pisarskim Gronowicza. Nie wchodząc w szczegóły — przytaczam opinię o pisarskim dorobku Gronowicza w Ameryce najwybitniejszego współczesnego krytyka literackiego w Stanach Zjednoczonych — Maxwella Geismara: „Gronowicz to geniusz amerykańskiej literatury.” W podobnym duchu utrzymane są prawie wszystkie recenzje książek i sztuk teatralnych Gronowicza, wydanych w USA. Jeżeli wziąć pod uwagę, że książki Gronowicza zostały dotychczas przetłumaczone na 17 języków — trudno pojąć o brak obiektywizmu krytyków amerykańskich.

— Którą ze swoich książek uważasz za najważniejszą? — pytam.

— Zawsze ostatnią. Wszystko ciągle się zmienia. Życie idzie naprzód. Powstają nowe problemy. Pisarz — to kronikarz współczesności, a jego dzieło — to formuła matematyczna, której każdy może używać jak chce, w zależności od swoich potrzeb. Jednym książka się podoba, innym nie. To rzecz gustu. Nigdy nie mam pretensji do krytyki, gdyż nie piszę z próżności, lecz z sympatii do człowieka.

— A co Ciebie najbardziej zainteresowało w Polsce po tak długiej nieobecności? — pytam.

— Najciekawszy w Polsce są ludzie — mówi Gronowicz. — Są bardziej uprzejmi niż gdzie indziej. Optymistycznie patrzą w przyszłość. Poza tym w Polsce buduje się więcej niż widziałem w innych krajach. Na wsi moc nowych domów. To są moje wrażenia porównawcze sprzed 6 lat i dziś.

— W twojej twórczości literackiej główne miejsce zajmuje Polska, prawda?

— Tak — odpowiada Gronowicz. — Przekazywanie czytelnikom amerykańskim rzetelnej wiedzy o Polsce uważam za swój główny obowiązek — pisarza i Polaka.

— Książka twoja o Ziemiach Zachodnich, napisana po pierwszym pobycie w Polsce w roku 1963, miała podobno wielki rozgłos w USA?

Gronowicz pokazuje kilka recenzji tej książki. W *The Saturday Review* czytam: „...Książka ważna i skłaniająca do myślenia.” W *The American Journal of Sociology*: „Zadna książka w języku

angielskim nie przedstawia tak dokładnie i jasno stosunków między Niemcami i Polakami.”

— A z obecnego pobytu w Polsce też coś napiszesz?

— Oczywiście. Już nawet zacząłem pisać. Bez tematyki polskiej czuję się źle.

Gronowicz nie lubi mówić o tym, co zrobił, co należy już do przeszłości. Pytam więc o sprawy aktualne: co jest na warsztacie?

— Moje najnowsze powieści to: „*American Sextet*”, „*The Hookman*” („Ludzie — glisty”) i „*An Orange Full of Dreams*” („Pomarańcz pełna snów”) oraz sztuki teatralne: „*Forward Together*” („Razem naprzód” — to slogan wyborczy Nixona) oraz „*The United Animals*” („Zjednoczone zwierzęta” — satyra na ONZ). Wszystkie te książki przywoziłem do Polski...

— Sądzę — przerywam — że twoje książki i sztuki spodobały się w Polsce.

— To już nie ode mnie zależy. Ocenic je mogą tylko czytelnicy i widzowie.

Zmieniam temat i pytam:

— A co Ciebie w Polsce najbardziej wzruszyło?

— Wszystko. Cała Polska. Ale najbardziej — moja matka, która mieszka we wsi Sitno koło Zamościa. Mam w Polsce także trzech braci: dwóch — to ludzie z wyższym wykształceniem, jeden pozostał na roli. Z nim jest nasza matka. Byłem u matki w lipcu. Pojechaliśmy na cmentarz, na grób ojca, Chłopską furmanką. Pośrodku — na miękkim siedzeniu matka, w czterech rogach furmanki — czterej synowie, w tym jeden — Amerykanin, to niby ja. W czasie naszego przejazdu cała wieś wyległa na drogę. To mnie bardzo szokowało. Wpadłem w zadumę i milczałem. Wchłaniałem wrażenia i wspomnienia. Na cmentarzu też milczałem. Matka patrzyła na mnie z coraz większym niepokojem, tak jak niegdyś, kiedy chorowałem w dzieciństwie. Nagle na tym cmentarzu powiedziała głośno:

— No, jak on nic nie mówi — to wracajmy. — Wróciliśmy do domu. Później brat mi powiedział, że matka czuje się obrażona, że nie przemawiałem na cmentarzu.

Gronowicz chwilę milczy, potem dodaje:

— To prawda — nie przemawiałem. Ale książkę o matce napiszę...

Jerzy JACYNA

## „MISS COUTURE” A. HUDYKA

Magazyn: 55, rue de Bouvines LILLE (Fives) tel. 52-08-86

Siedziba: 199, rue de Paris LILLE Tel. 53-10-03

Konfekcja męska, damska i dziecięca

■ suknie ■ spódnice ■ swetry

■ bluzki ■ popeliny ■ tergal i płaszcze

PIERZE ■ WSYPY ■ POSZWY ■ DAMASY

Ceny niskie

Na żądanie wysyłamy próbki



# PROSTO Z POLSKI



W połowie sierpnia odbywał się w Dusznikach tradycyjny, już XXIV Festiwal Chopinowski. Wzięło w nim udział wielu czołowych polskich i zagranicznych pianistów. Grały najlepsze orkiestry symfoniczne, prowadzone przez światowej sławy dyrygentów. Do Dusznik zjechało wiele tysięcy miłośników Chopina. Oto koncert inauguracyjny. Dyryguje T. Strugała

## 100-hektarowe plantacje żurawin pod Puckiem

Żurawina — nazywana ze względu na dużą zawartość witaminy C „cytryną północną” — już za kilka lat przestała by w Polsce istnieć, gdyby nie podjęte przez naukowców prace hodowlane. Żurawina występuje bowiem na tzw. wysokich torfowiskach,

które wskutek szybkiego postępu prac melioracyjnych tracą ostatnio swą wilgotność, tak niezbędną dla jej rozwoju. Prowadzone prace doświadczalne w 6 punktach woj. koszalińskiego oraz w Sławoszyńcu k. Gdańska potwierdziły możliwość uprawy żurawiny w naszym Kraju. Z powodzeniem będą mogły być wykorzystane do tego celu niektóre tereny torfowe — oczywiście po uprzednim odpowiednim ich przygotowaniu. Jeszcze w br. właśnie na glebach torfowych w okolicy Pucka założony się pierwszą 100-hektarową plantacją żurawin. Prace hodowlane powinny przyczynić się do wzrostu jej spożycia, jako cennego dla zdrowia owocu.

## Dęby z Wisły

Na dnie środkowej Wisły i Sanu pojawiają się raz po raz ogromne pnie drzew. Do akcji przystępuje wówczas załoga pływającego dźwigu „Odyniec”, która wyciąga drzewa na powierzchnię. Z dna rzek wyciągnięto już wiele kilkusetletnich dębów, które wskutek leżenia w wodzie były czarne jak heban. Ogromne dęby pochodzą z dawnej puszczy sandomierskiej, która w średniowieczu rozciągała się po obu stronach Wisły i Sanu.

## „Józwin”

Ostatnio uruchomiono najnowocześniejszą w konińskim zagłębiu węglowo-energetycznym odkrywkę węgla brunatnego „Józwin”. Przekazanie do eksploatacji tej zmechanizowanej kopalni poprzedziły długotrwałe roboty przygotowawcze: zainstalowano taśmociąg, wprowadzono zwalową warkę i trzy koparki nadkładowe, wybudowano szyb odwadniający. Rozpoczęła pracę pierwsza „nitka” zbierania nadkładu.

## TAJEMNICE PALACU JACOBSONA

W Warszawie podjęto prace nad rekonstrukcją pałacu Jacobsona — na dwunasty jubileusz króla Stanisława Augusta. Warto przypomnieć, że pałac Jacobsona powstał w XVII w., a po wielu zniszczeniach i pożogach wojennych pozostały w nim do dziś elementy wspaniałych sztukaterii, którym dawna świetność przywróca warszawscy konserwatorzy.

Nie wszystkie jednak elementy mistrzowskich konstrukcji pałacu będzie można poddać zabiegom konserwatorskim. Niezmiernie okazało się np. zrekonstruowanie zniszczonej elewacji, która będzie można odtworzyć tylko dzięki posiadaniu materiału historycznym. Wielu jednak elementów nie odtworzy się nigdy, gdyż współczesna technika nie zna np. tajemnicy budowy balkonu z żelaznej płyty z piaskowca, która obecnie trzeba będzie łączyć z kilku elementów.

W pałacu Jacobsona, po rekonstrukcji i pełnej odbudowie, mieścić się będzie Muzeum Historii Kultury Materialnej Polskiej Akademii Nauk (k)

## Ikony ukryte w samochodzie

Na punkcie granicznym w Kudowie-Słonek pracownicy miejscowego Urzędu Celnego udaremniili próbę wywiezienia za granicę dzieł sztuki o dużej wartości. W czasie kontroli wozu turysty z granicznego znaleziono wewnątrz samochodu 11 sztuk ikon pozłacanych i posrebrzanych, pochodzących z XVII-XVIII wieku. Dzieła sztuki zostały zabezpieczone, przeciwko turyście-przemysłowikowi wszczęto postępowanie karne.

## 200 tys. ton bazaltu rocznie

Koło Lubania ruszył kamieniołom „Józef”. Już niebawem warszawscy drogowcy otrzymywać będą niezbędne ilości bazaltu do produkcji gryswów używanych przy warzeniu asfaltu. Po pełnym wyposażeniu nowego kamieniołomu w niezbędny sprzęt mechaniczny, „Józef” dostarczać będzie 200 tysięcy ton bazaltu rocznie.

## Co kryją „polskie piramidy”

Ekspedycja łódzkich archeologów pod kierownictwem dr Lidii Gabałówny rozpoczęła ponownie prace wykopaliskowe w Sarnowie na Kujawach, gdzie okoliczne lasy kryją potężnych rozmiarów grobowce, zwane „polskimi piramidami”. Długość tych budowli dochodzi do 100 m., a wysokość przekracza wzrost dorosłego mężczyzny. Uczni spodziewają się jeszcze w tym roku odsłonić tajemnice ich pochodzenia.

## Ośrodek rekreacyjny kopalni „Słupiec”

W ostatnim roku szczególną wagę zyskała sprawa organizacji wypoczynku ludzi pracy i zwiększenia ilości obiektów rekreacyjnych. Obok wydatków na te cele ze strony Państwa, poszczególne zakłady pracy dokładają wielu starań, by swoim załogom stworzyć jak najlepsze warunki wypoczynku zarówno w okresie urlopowym, jak i po pracy.

Kopalnia „Słupiec” w Słupcy w województwie wrocławskim postanowiła zbudować kompleks obiektów rekreacyjnych: boisko sportowe, strzelnice, lodowisko, basen itd. na terenie swego miasta. Ośrodek rekreacyjny powstał z funduszy własnych kopalni. Wiele prac wykonała w czynie społecznym załoga kopalni z myślą o własnym wypoczynku i rozrywce swoich dzieci. W okresie letnim największym powodzeniem cieszył się zarówno wśród dorosłych jak i dzieci piękny basen kąpielowy. Dyrekcja kopalni pamię-

tała również o zaangażowaniu doświadczonego instruktora pływania, który zorganizował kursy nauki pływania dla najmłodszych. Daje to gwarancję bezpieczeństwa i dużo szersze możliwości rozwoju



teżyzny fizycznej młodzieży. Pożyteczna akcja kopalni „Słupiec”, choć nie odosobniona, jest wzorem dla wielu innych zakładów pracy w całym Kraju.

## „Śląsk” wystąpi w NRD i Włoszech

Ponad 100-osobowy Państwowy Zespół Pieśni i Tańca „Śląsk” opuścił swoją siedzibę w Koszęcinie, udając się w kolejny wjazd artystyczny — tym razem do NRD i Włoch. Swoje tournée — drugie w br. po pobycie w ZSRR — rozpocznie zespół koncertem w Dreźnie, a następnie zaprezentuje się publiczności Halle i Berlina. We Włoszech artyści z Koszęcina występować będą m. in. w Mediolanie, Rzymie, Florencji.

## Boretius-Borecki z Giżycka

DR STANISŁAW FLIS — lekarz i historyk medycyny, penetrujący stare archiwa na terenie Warmii i Mazur, wspólnie z mgr Emilią Sukiert-Biedawina, „wyrzebał” ślady zasłużonego lekarza i uczonego, który w XVII wieku działał w Giżycku. Był to Boretius — czyli Maciej Ernest Boretius, wychowanek Uniwersytetu Albertyńskiego w Królewcu, który mając zaledwie 30 lat został profesorem, członkiem królewskiego kolegium medycznego i naczelnym fizykiem miasta.

Osoba Boretiusa interesuje współczesną medycynę m. in. z tego względu, że właśnie on stosował zabiegi profilaktyczne przeciw ospie, a pomyślne próby skłoniły uczonego do dalszych badań, których wyniki zostały opisane i wydane drukiem w Królewcu.

## Tygodnikowa GAWEDA

▲ [Ludzie] zakochani w swoim mieście  
▲ Druga młodość Tarnowa

Zajrzałem do Tarnowa. I jak wszędzie w Polsce, dokąd zaglądam po latach — uderza mnie ogrom zmian. W Tarnowie splata się przeszłość z dniem dzisiejszym, nie — jutrzejszym, i ten konglomerat jest doprawdy uroczy. Spotkałem tu zakochanych w swoim mieście ludzi, jak kierownika biblioteki p. Bronisława Jaskiewicza, zamilowanego historyka Ziemi Tarnowskiej, jak p. Antoniego Berowskiego, oświeceniaka (stąd właśnie w czterdziestym wyruszył pierwszy polski transport do Oświęcimia) ze starej tarnowskiej rodziny, znającego na wylot nie tylko każdy kamień starego Tarnowa, ale i dzieje każdej tarnowskiej rodziny, spotkałem i innych — a wszyscy szczerzą się dziejami swego miasta i regionu, a na równi z tym dokonaniem ostatniego 25-lecia i ambitnymi planami jutra.

Tarnów przeżywa drugą młodość. Pierwszą przeżywał w wieku odrodzenia, kiedy to miasto, o którego istnieniu wiadomo już od 1125 roku i którego prawa miejskie datują się od roku 1330, przeżywało bujny okres: uzyskało wówczas murywaną zabudowę, piękne renesansowe kamieniczki, które przetrwały wszystkie burze i budują po dziś dzień podziw, „academiole”, czyli szkołę katedralną pod patronatem Akademii Krakowskiej, oraz rozkwit gospodarczy, któremu sprzyjało położenie miasta w miejscu przecinania szlaków handlowych (traktów ruskiego, węgierskiego i wrocławskiego). Urodzie zaś miasta sprzyjało i sprzyja nadal usytuowanie między niziną a wyżyną (tj. Niziną Nadwiślańską i Pogórzem Karpackim); daje to dodatkowe efekty urbanistyczne, których autorem jest sama przyroda.

Po okresie pierwszej tarnowskiej młodości jednak różnie bywało. Leży Tarnów na polskiej ziemi, a ziemia ta w dziejach nigdy długo spokoju nie miała. Najazd szwedzki w połowie XVII wieku, ciągłe zmiany arystokratycznych właścicieli miasta, a potem długotrwała prowincjonalna wegetacja w ramach monarchii austriackiej — to nie były korzystne dla miasta okresy.

Dopiero wiek XX coś tu zmienił: wodociągi, elektrownia i dworzec kolejowy u progu nowego stulecia, a potem, w pierwszych latach II niepodległości założenie przez Ignacego Mościckiego Państwowej Fabryki Związków Azotowych przerwało stagnację. Trudno jednak było mówić o rozkwicie. Ogólna sytuacja Kraju rzutowała oczywiście i na region.

Druga młodość Tarnowa — to oczywiście dzień dzisiejszy. Zakłady Azotowe — to dziś potężny kombinat, sławny na cały Kraj, rozwijający się stale i zatrudniający kilkanaście tysięcy pracowników. Obok Zakładów wyrosły inne duże przedsiębiorstwa, jak Zakłady Mechaniczne, fabryka silników elektrycznych „Tamel”, Zakłady Mięsne, huta szkła. Dziś już z pełnym uzasadnieniem mówi się o Tarnowskim Okręgu Przemysłowym, mającym poważne znaczenie ogólnokrajowe. Miliardy idą rocznie na inwestycje tutaj, i miliardy daje roczna produkcja! Taka jest ranga Tarnowa. Nie brak pracy — jak przed wojną, lecz brak rąk roboczych stanowi kłopot.

Oczywiście nie tylko przemysł. Kochani — nie powiem Wam w krótkiej gawędzie, ileż tu dokonano, jeśli chodzi o budownictwo (powstają zupełnie nowe i nowoczesne dzielnice), o budowę dróg, o szkolnictwo i oświatę, o kulturę i sport, o zaopatrzenie ludności.

A plany? Ho, ho! Dziś 85-tysięczne miasto przewiduje, że w roku 1975 przekroczy 100 tysięcy. Przemysł: chemiczny, metalowy, maszynowy, spożywczy, odzieżowy i szklarski oraz przemysł paliw (odkryto tu zasoby gazu ziemnego) będą mogły dać zatrudnienie w samej gospodarce społecznej 65 tysiącom ludzi, dla których już teraz buduje się mieszkania.

Towarzystwo Przyjaciół Ziemi Tarnowskiej wydaje Zeszyty Tarnowskie. We wstępnym artykule Zeszytów czytamy: „Jest naszą dumą, że Tarnów i Ziemia Tarnowska stanowią ważną pozycję na gospodarczej i kulturalnej mapie Polski”.

Ta dumą jest w pełni uzasadniona.

MARIAN

## Polacy na wesoło

### WYMIANA GRZECZNOŚCI

W pewnej niewielkiej instytucji składającej się z kierownika i jednoosobowego personelu doszło do całego splotu wydarzeń, polegających na wzajemnym wyświadczeniu sobie drobnych uprzejmości. Uprzejme „kierownictwo” pożyczyło personelowi 500 złotych polskich i udało się na urlop. Odpoczynek okazał się kosztowny i kierownik uprzejmie zadepesował do pracownika o zwrot długu. Uprzejmy apel nie spotkał się ze zrozumieniem, wówczas nastąpił kontakt telefoniczny, podczas którego ostabiony finansowo kierownik postąpił się tzw. „publicznym słowem”. Pracownik wreszcie wypełnił przekaz, ale z dopiskiem „na rozpusztę”. Na tym skończyła się wymiana uprzejmości.

### TEN TRZECI

Właściciela samochodu osobowego, który przełamał zaporę na przejeździe kolejowym w pow. jędrzejowskim (miał człowiek szczęście: pociąg jeszcze nie nadjechał) zapytano, jak to się stało, że nie zauważył zamkniętego przejazdu.

— To było tak — tłumaczył. — Uradziliśmy z synem, że — aby nie wjechać pod pociąg, jak to się ostatnio często słyszy — jeden z nas będzie patrzył w lewo, a drugi w prawo. No i tak patrzyliśmy... I zapomnieliśmy że nie mamy trzeciego do patrzenia wprost...



# ● POLACY NA SZEROKIM ŚWIECIE ● POLACY NA SZEROKIM ŚWIECIE ●

JANUSZ WOLNIEWICZ

## NAUCZYCIELKA Z RZESZOWA UCZY ESKIMOSÓW POLSKICH PIĘŚNI GÓRALSKICH

(Korespondencja własna z Kanady)

KIEDY samolot wylądował na Ziemi Baffina i otworzyły się drzwi, razem z wichrem wtargnął do kabiny dwudziestopięcioletni mroź. Krótka droga do baraczkę, imitującego lotniczy dworzec, kazała mi natychmiast zataśknąć za ciepłym Montrealem, który opuściłem przecież przed niespełną trzema godzinami.

Moja aklimatyzacja we Frobisher Bay zaczęła się od wypożyczenia solidnej eskimoskiej parki, uszytej z najprawdziwszych sęskinów. Połem w miarę upływu dni roz-  
zuchwalałem się coraz bardziej, aby trzeciego dnia, przy trzaskającym mrozie, zrezygnować z motorowych sań na korzyść psiego zaprzęgu, którym wyprawiłem się na drugą stronę zatoki. Podziwiałem tam Eskimosów wyrabiających z zielonego kamienia i wielorybich kości małe arcydzieła sztuki ludowej.

Eskimosi zresztą, ich obyczaje i kontakty z cywilizacją białych interesowały mnie najbardziej. Któregoś zatem kolejnego dnia trafiłem do szkoły wypełnionej po brzegi dziecięcą wrzawą. Uprzejmy kierownik zaraz po dzwonku zaprowadził mnie do jednej z klas, gdzie zdumienie odebrało mi głos. Eskimosieta zajęte nauką rytmiki pisały bowiem w takt „czysto eskimoskiej” melodii: „W murowanej piwnicy tańcowali zbójnicy...”

Kierownik szarmancko przedstawił mnie nauczycielce i rzecz zaczęła się powoli wyjaśniać, nie przestając jednak zdumiewać. Nauczycielka nazywała się bowiem „miss Swetlik”, czyli po prostu pani Janina Swietlik — Polka! Mówiąca zresztą najczystsza polszczyzną.

Tego samego wieczoru mogłem już podziwiać wcale okazałą bibliotekę polskich książek, jaką zdołała zgromadzić w Arktyce pani Janina, a także posłuchać z płyt polskiej muzyki.

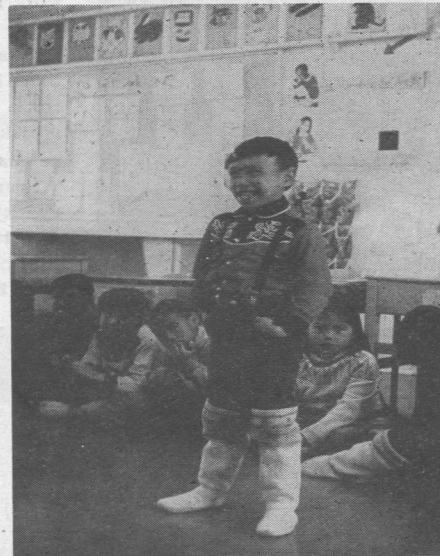
„Miss Swetlik”, jak większość jej koleżanek-nauczycielek (wśród których nie brakowało nawet Hinduski) mieszkała w małym dwupokojowym apartamencie w gmachu dawnej amerykańskiej bazy wojskowej, służącej obecnie jako hotel dla pracowników administracji, a także dla geologów, meteorologów oraz innych pionierów rozwijającej się gwałtownie kanadyjskiej Arktyki.

Zyciorys nauczycielki, jakkolwiek niezwykły, był jednocześnie podobny do losów innych rozsiansych po świecie Polaków.

Jako młodzianka dziewczyna pracowała ona w czasie okupacji gdzieś na Rzeszowszczyźnie, potem została przymusowo wywieziona do Niemiec. Po upadku hitlerowskiej Rzeszy znalazła się w Anglii. Tam zdobyła wykształcenie, a kiedy na wyspie zaczęło się obcokrajowcom robić ciasno, ruszyła do

Kanady szukać swego miejsca pod słońcem.

Początkowo trafiła nad Pacyfik, gdzie zajmowała się edukacją Indian (!), przed dwoma laty zaś dotarła tu, na Ziemię Baffina. I oto wciąga potomków łowców fok i wielorybów w krąg cywilizacji białego człowieka.



Pani Janina, obecnie kobieta prawie czterdziestoletnia, ma wielką wiedzę o Eskimosach i lubi swoich małych uczniów. Poświęca im więc o wiele więcej czasu i sympatii, niż wymagają od niej obowiązki służbowe; pracuje trochę naukowo i oczywiście tęskni do swojej Rzeszowszczyzny.

— Czy odwiedzę Kraj? Ależ oczywiście! Ale dopiero za dwa, trzy lata — mówi pani Janina. — Nie mam tam już bliskiej rodziny, a lubię swoją obecną pracę i moje Eskimosieta. W tym roku przenoszę się jeszcze tyśiąc mil dalej w głąb Arktyki, na północno-wschodni brzeg Ziemi Baffina. To już nieledwie biegun, niechże i tam posłuchają w „murowanej piwnicy” — melodii, która pana tak zaszokowała.

Rozmowa toczy się wartko. Pani Swietlik ma ogromne doświadczenie w swojej pracy, w której tak trudno początkowo o kontakt słowny z uczniami. Ma jednak dobre wyniki. Przy okazji mówi o wielkiej sprawności ruchowej, o odporności na ból i o wrodzonej inteligencji małych Eskimosów.

W tym czasie, raz po raz, do jej drzwi pukają koleżanki, aby, jak zwykle, zasięgnąć zawsze życzliwej rady powszechnie lubianej Polki, no, a przy okazji — zobaczyć egzotycznego w tamtych szerokościach geograficznych „zwierza”, jakim jest Polak, prosto z Europy.

Niepostrzeżenie mijają godziny. Za oknem polarna noc, ale jest zupełnie widno. Mroźny wichur układa w nowe wzory śnieżne zaspę. Spoglądam raz jeszcze na utkany w Rzeszowskim dywan, na którym jakieś zręczne ręce skopiowały przesłane z Ziemi Baffina eskimoskie wzory. Przedmiot ten w moich oczach urasta do wymownego symbolu.



## POLONIA BRYTYJSKA UCZCIŁA 25-LECIE PRL

W salach hotelu „Rembrandt” w Londynie odbyła się ostatnio uroczystość zorganizowana przez Polonijny Komitet Społeczny w Wielkiej Brytanii.

Część oficjalną zainaugurował prezes Zrzeszenia Polonii Brytyjskiej p. A. Krajewski. Wskazał on na rolę Polonii brytyjskiej w podtrzymywaniu dobrego imienia Polski za granicą i zachowywaniu kontaktów z Krajem. Na uroczystości przemawiał także doc. dr Mysłek z Uniwersytetu Warszawskiego, który przedstawił zarys dorobku Polski Ludowej.

Drugą część uroczystości stanowiły występy artystyczne zespołów polonijnych oraz solistów, dowodzące kulturowania w Wielkiej Brytanii polskich tradycji kulturalnych i ludowych.

## PROTEST POLONII AMERYKAŃSKIEJ

„Dziennik Chicagowski” zwrócił uwagę na działalność grup niemieckich w Stanach Zjednoczonych, które nie pomijają okazji napaści na Polaków i naród polski. Ostatnio znany działacz niemiecki na terenie Stanów Zjednoczonych Austin App wydrukował na łamach filadelfijskiego „Inquirer” bezcenny list, w którym protestując przeciwko żądaniom, aby NRF przedłużyła termin ścigania zbrodniarzy wojennych, nie ma naturalnie nic do powiedzenia na temat zbrodni niemieckich. Żąda za to ukarania Polaków za wysiedlenie Niemców z ziem nad Odrą, Nysą i Bałtykiem. „Ludzie tacy — napisał „Dziennik Chicagowski” — powinni milczeć, bo nigdy nie oczyszczą się z piętna zbrodni hitlerowskich”.

## POLACY W AUSTRALII

Ciekawą statystykę odnoszącą się do ludności Australii podaje pismo „The Australian”. Okazuje się, że Polacy zajmują w tej statystyce szóste miejsce w tabeli liczebności. Na pierwszym miejscu znajdują się Anglicy, na drugim Włosi, na trzecim Szkoci, na czwartym Niemcy, na piątym Holendrzy, na szóstym Polacy z liczebnością 60.049 w czasie spisu ludności w 1961 r., a 61.641 w czasie spisu w roku 1966. Są to liczby obejmujące osoby dorosłe, nie obejmują natomiast dzieci urodzonych już w Australii. Razem z tymi dziećmi żyje w Australii około 120.000 Polaków. Jest to prawie 1 procent ludności Australii.

## CIEKAWY REKORD

Posiadaczem oryginalnego rekordu stał się Polak z pochodzenia, najlepszy bramkarz Urugwaju, Ladislao Mazurkiewicz. Oto w rozgrywkach ligowych, występując w barwach swego klubu Penarol, nie pozwolił sobie strzelić ani jednego gola w ciągu 940 minut (a więc puścił strzał napastnika drużyny przeciwnej dopiero w 40 minucie jedenastego z kolei ligowego spotkania). Nic dziwnego, że Penarol jest pewnym liderem rozgrywek w lidze Urugwaju.

## 40-LECIE KLUBU PARAFII MIKUSZOWICE

Klub Parafii Mikuszowice w Chicago obchodził 40-lecie swej chlubnej działalności. Jest to jeden z najaktywniejszych klubów małopolskich. Przewodniczącym obchodu był znany działacz Stanisław Piotrowicz, założyciel i pierwszy prezes Klubu Mikuszowice. Pan Piotrowicz bawił w ub. roku w Polsce.

## SŁOWNIK POLSKO-WALIJSKI

W Walii w ośrodku polskim w Penrhos, Polak b. sędzia, Franciszek Lis od lat pracuje nad językiem walijskim, przekłada utwory walijskie na język polski oraz tworzy niezmiernie ciekawy słownik synonimów walijsko-polskich i słownik polsko-walijski. Sześć grubych tomów maszynopisu ofiarował już jako dar Walijskiej Biblioteki Narodowej w Aberstwyth. Drugi egzemplarz ofiarowuje Bibliotece Britsh Museum, trzeci zaś zamierza przekazać któremuś z uniwersytetów polskich. Przez współmieszkańców nazywany jest bardem walijskim.

## JUBILEUSZ STOWARZYSZENIA LOTNIKÓW POLSKICH W AUSTRALII

Stowarzyszenie Lotników Polskich w Australii obchodziło 20-lecie istnienia. Życzenia i gratulacje nadesłali w związku z uroczystościami: premier federalny John Gorton — sam były lotnik, prezes Stowarzyszenia Lotników RAF sir John McCauley oraz stowarzyszenia i koła lotników polskich z całego świata.

**PKO**

23, rue Taitbout — PARIS IX-ème  
Tél. 824-42-02 Métro: Chaussée d'Antin

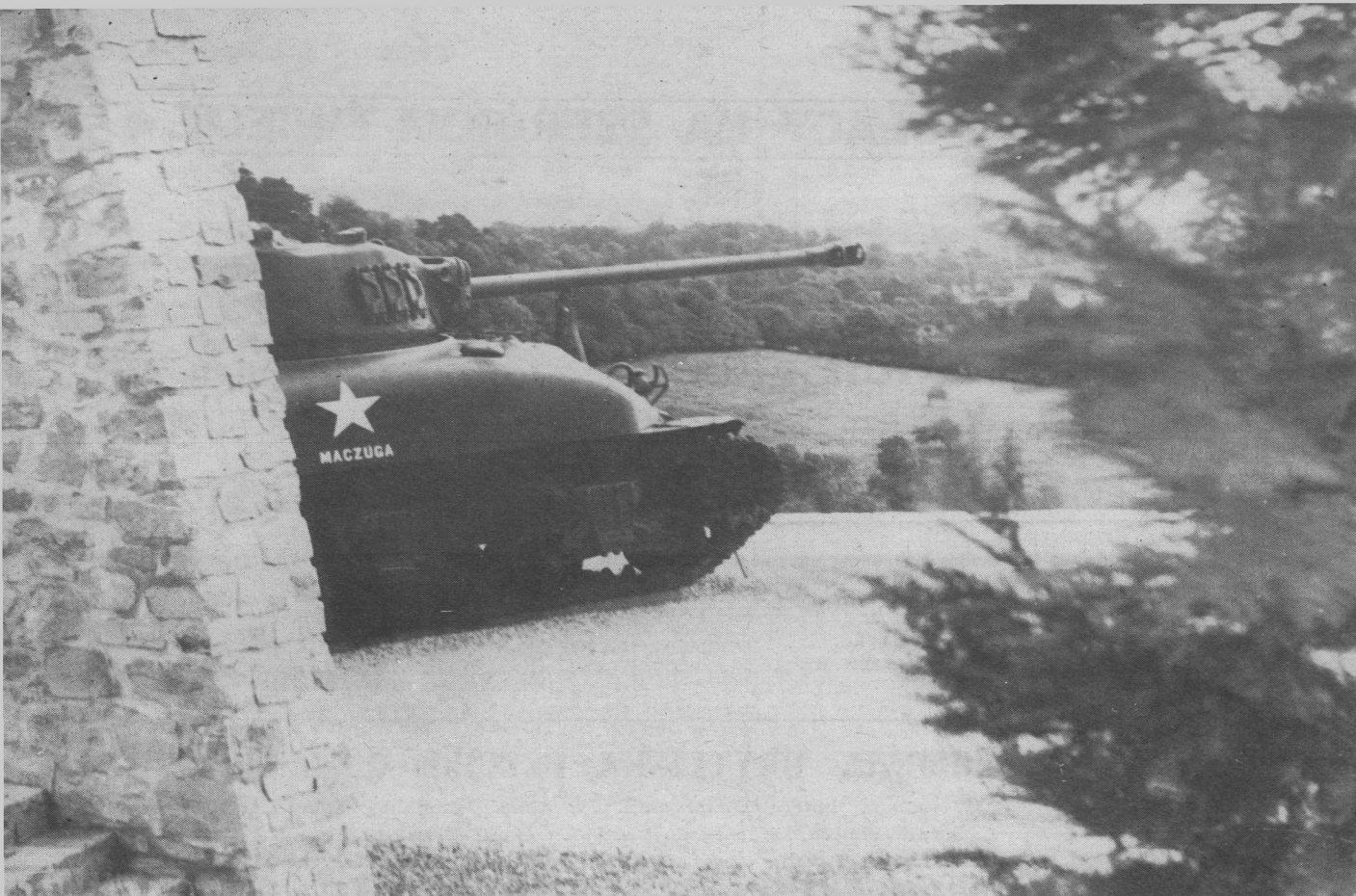
**BANK POLSKA KASA OPIEKI S.A.**

- Udziela wszelkich informacji osobiście, telefonicznie i odpowiada na zapytania listowne.
- Przyjmuje zlecenia z FRANCJI do POLSKI na towary PKO oraz pieniądze jako pomoc i dary dla rodzin i znajomych w Polsce. Dostawa towarów i gotówki następuje wprost do domu adresata.
- Przekazuje wpłaty na koszty podróży dla osób zaproszonych z Polski do Francji.
- Przyjmuje wkłady na oprocentowanie oraz załatwia wszelkie inne operacje bankowe
- Na żądanie wysyłamy nasze prospekty, cenniki i materiały informacyjne.

Bardzo niskie koszty, szybka i wykwalifikowana obsługa

**BANK PKO S.A.**  
23, rue Taitbout, PARIS IX-ème





Wzgórze Maczugi. Tu bohatersko walczył polski żołnierz, tu przelewał krew w obronie Francji, w obronie Europy

## W CHAMBOIS FALAISE

**T**RADYCYJNYM JUŻ ZWYCZAJEM co roku w sierpniu w rocznicę bitwy pod Chambois-Falaise **Koło Kombatantów I Dywizji Pancernej w Potigny (Calvados)** organizuje uroczystości. W tym roku miały one szczególny charakter, gdyż oprócz wielu osobistości i miejscowej ludności wzięły w nich licznie udział ich koledzy z 1 dywizji pancernej mieszkający w Kraju. Autobus przywiózł do Potigny delegację **Związku Bojowników o Wolność i Demokrację** na czele z uczestnikiem bitwy pod Falaise-Chambois **generałem Franciszkiem Skibińskim**, posłem na Sejm PRL **Mieczysławem Róg-Swioskiem**, dyr. **Józefem Pietrusińskim** — sekretarzem generalnym Rady Ochrony Pomników **plk. Nowaczyńskim** i **kpt. Edmundem Kononowiczem** — również uczestnikami walk w kotle Falaise. W ramach delegacji z Kraju przybyło też do Potigny trzech członków rodzin byłych uczestników walk, poległych tutaj w 1944 roku i pochowanych obecnie na polskim cmentarzu wojskowym w Langennerie-Urville — **córka mjr. Mieczysława Malinowskiego** — **p. Barbara Mędrzycka** z Warszawy, **p. Zdzisław Adamczewski** z Zielonej Góry, który stracił tutaj 20 sierpnia 1944 brata, oraz **p. Elżbieta Sikora-Klimczyk** ze Starego Sącza, która przybyła po raz pierwszy również na grób brata — **por. Romana Sikory** — bohatera, tak pięknie i wzru-



Muzeum Lądowania w Arromanches, przed którym powiewa flaga polska

Wśród wielu innych, w Muzeum eksponowana jest postać żołnierza polskiego



Oto moment złożenia wieńców pod pomnikiem poległych w Potigny przez chargé d'affaires PRL we Francji **p. Stefana Staniszewskiego** i osobistości przybyłe z Kraju



◀ **Konsul generalny p. Jerzy Łukomski** w merostwie w Potigny udekorował **p. Gille**, znaną i wysoko cenioną uczestniczkę francuskiego Ruchu Oporu, **Oznaką Grunwaldzką**

◀ **Gen. Franciszek Skibiński** udekorował w Arromanches mera **p. Carpentier** i **p. Gille'a**, wiceprzewodniczącą Rady Generalnej Calvados



# PO 25 LATACH

szajaco opisanego przez francuską pisarkę Agnes Chabrier.

Uroczystości rozpoczęły się w **Arromanches**, gdzie obecnie znajduje się **Muzeum Lądowania**. Wielu byłych żołnierzy 1 dywizji przypomniło sobie to wydarzenie sprzed lat, kiedy tutaj lub nie opodal lądowali i stąd rozpoczynali swój marsz bitewny na ziemi francuskiej. Pamiątki wojsk alianckich zgromadzone w muzeum w Arromanches, licznie odwiedzianym przez publiczność, wzbogaciły się oto ostatnio i o skromny dział polski. Ta sylwetka żołnierza w angielskim mundurze z napisem „Poland” na ramieniu wraz z kilkoma zdjęciami dokumentarnymi i oznaczeniami była dla zwiedzających muzeum Polaków szczególnie droga. Oto odtąd wszyscy zwiedzający będą wśród innych eksponatów oglądali również dowody uczestnictwa w tych krwawych bitwach Polaków.

Ten fakt uczestnictwa i bohaterskiego udziału Polaków w walkach w Normandii podkreślił bardzo serdecznie **mer Arromanches p. François Carpentier**, podejmujący polską delegację, który dziś jeszcze, po 25 latach, widząc przed sobą byłych uczestników tych walk, składał im w imieniu własnym i narodu francuskiego gorące słowa podziękowań za ich cenny udział w wyzwoleniu Francji spod okupacji Niemiec hitlerowskich. Film dokumentarny o lądowaniu w 1944 roku wojsk alianckich w Normandii, wyświetlony na-

stępnie w muzeum, przypomniawszy wszystkie szczegóły dni sprzed 25 lat. Polska delegacja wpisała się również do księgi pamiątkowej muzeum. Następnie **mer p. Carpentier** podejmował polskich gości szampanem.

Po pobycie w Arromanches delegacja polska zwiedziła cmentarze wojsk alianckich, zaś wieczorem w **Potigny** podejmował wszystkich w imieniu koła kombatantów jego prezes **p. Stefan Barylak**. Był serdeczny i wzruszający wieczór żołnierski, podczas którego wygłaszano przemówienia, przywoływano wspomnienia sprzed 25 lat, śpiewano pieśni żołnierskie.

Uroczystości następnego dnia rozpoczęły się na **cmentarzu żołnierzy polskich w Langennerie-Urville**. Liczne kombatantki poczty sztandarowe nie tylko z Potigny i okolic, udział ludności miejscowej i okolicznej oraz wiele osobistości francuskich i polskich — wszystko to nadało obchodom niezwykle uroczysty charakter. **General Skibiński** zapalił znicz na cmentarzu, po czym **ks. Zajac** odprawił mszę polową. Przy dźwiękach hejnału poległych nastąpiło z kolei uroczyste składanie wieńców. Wieniec złożył **chargé d'affaires PRL we Francji p. Stefan Staniszewski** w otoczeniu **konsula generalnego PRL w Paryżu p. Jerzego Łukomskiego** oraz zastępcy **attaché wojskowego Ambasady p. Czesława Lecha**, **attachés wojskowi Wielkiej Brytanii p. Gray** oraz **Kanady p. Power**, przedstawiciel **prefekta regionu p. Trichet**, **mer Potigny p. Brosseau** i **merowie okolicznych miejscowości**.

**przedstawiciele polskich i francuskich organizacji kombatanckich.**

Wielu z trudem opanowywało na cmentarzu wzruszenie. Tutaj byli żołnierze odnajdywali groby swych kolegów, przyjaciół, dowódców, podwładnych. Członkowie rodzin, przybyli z Kraju, po raz pierwszy też ukłękli nad grobami swych bliskich, niektórzy do małych słoików, torebek brali na pamiątkę ziemię ze sobą z grobów poległych...

Następnie wszyscy uczestnicy uroczystości udali się pod merostwo w Potigny, gdzie pod pomnikiem poległych wieńce złożyli **chargé d'affaires PRL p. Stefan Staniszewski** oraz **mer p. Brosseau**. Następnie **mer Potigny p. Brosseau** podejmował uczestników uroczystości lampką wina.

Tego dnia jeszcze odbył się tradycyjny obiad żołnierski, a następnie udano się do **Chambois** i na **Mont-Ormel** — słynne **wzgórce Maczugi**.

Wiele wzruszających i serdecznych wspomnień wywieźli kombatanci do Kraju ze swego pobytu w Normandii w 25-lecie bitwy pod Chambois-Falaise, w której tak wielki, bohaterski i krwawy był udział Polaków.



Podejmując polskich gości w Potigny, **p. mer Brosseau** wygłosił przemówienie, witając delegację polską i przybyłe osobistości. Przemawiał też przewodniczący koła kombatantów w Potigny **p. S. Barylak** (z prawej)

Pamiątkowe zdjęcie zrobione w Arromanches, gdzie znajduje się Muzeum Lądowania. Oto członkowie polskiej delegacji z Kraju, przedstawiciele miejscowych władz i Konsulatu biorący udział w uroczystości





# PO 25 LATACH



Przed odjazdem do Chambois i na wzgórze Maczugi dawni koledzy przypominają sobie minione wydarzenia



Kiedy ojciec szedł na wojnę, p. Barbara Mędrzycka z domu Malinowska miała 3 lata (u góry). Dziś była pierwszy raz na grobie ojca



P. Zdzisław Adamczewski przywiózł na grób swego brata kwiaty od starej matki. Leży tu również młody porucznik Roman Sikorski (na zdjęciu u góry)



P. Wojciech Wiśniewski ze Śląska bierze grudki ziemi z grobu swego dowódcy mjr. Jana Maciejewskiego (u góry). Za dusze poległych bohaterów na omentarzu mszę odprawił ks. Zając



## Tygodnik Polski

LA SEMAINE POLONAISE

23, rue Taitbout, Paris IX  
Tel.: TAI 76-44, TAI 76-51  
C.C.P. 92.20 - 76 Paris

34/7 rue Chuasteur-Lodelinsart  
Mme Ol. Kuc  
C.C.P. 66.69.45 Belgique  
Cena prenumeraty:

kwartalnie: 7 F. — 70 Fr. B.  
półrocznie: 12 F. — 120 Fr. B.  
rocznie: 20 F. — 210 Fr. B.

Président Directeur  
Général: Danuta  
JAGOSZEWSKI Bienaimé

IMPRIMERIE

Zakłady Graficzne „Tamka”,  
Zaki. nr 1, Varsovie, Tamka 3.



# STALAG 325 - OBÓZ KARNY DLA JEŃCÓW FRANCUSKICH

**P**O AGRESJI Niemiec hitlerowskich na Związek Radziecki i zajęciu wschodnich terenów Polski, hitlerowcy utworzyli w Rawie Ruskiej obóz dla jeńców. Mieścił się on w starych kawalerijskich koszarach, stajniach i barakach, otoczony był drutem kolczastym, na narożnikach pobudowano wieże wartownicze, gdzie uzbrojeni wachmani pełnili straż z bronią gotową do strzału.

Pomieszczenia obozu nie były przystosowane do zamieszkania, nie posiadały najprymitywniejszych urządzeń, zimą ich nie ogrzewano, a na kilkupiętrowych przyczepach wysłanych starami nie było ani śmietników, ani pościeli. Powszechnie dawał się odczuwać brak wody do picia i mycia, a jedyny kran w środku podwórza nie mógł zaspokoić potrzeb. Woda doprowadzana była z pobliskiej rzeki. W tych warunkach hitlerowcy, stosując wobec jeńców głodówkę, znaczenie się oraz niedłgie rygorzy, do kwietnia 1942 r. zniszczyli kilkanaście tysięcy jeńców radzieckich (około 18.000).

W kwietniu 1942, kiedy w obozie w Rawie Ruskiej zostało tylko około 400 jeńców radzieckich, przywieziono tu pierwszy transport jeńców francuskich — około 2.000 ludzi. Byli to jeńcy z różnych obozów na terenie Niemiec, którzy podejmowali ucieczki i zostali schwytani, bądź odmawiali pracy dla III Rzeszy. Obóz w Rawie Ruskiej był dla Francuzów obozem karnym, oznaczonym jako Stalag 325. Nie był on przygotowany na przyjęcie nowego transportu ludzi. Wszędzie panował brud, a na ścianach i posadzkach widoczne jeszcze były plamy zakrzepłej krwi; w pomieszczeniach gnieździło się robactwo.

Francuzi, którzy do Rawy Ruskiej jechali z Rzeszy około tygodnia w zatłoczonych wagonach towarowych, prawie bez żywienia i wody do picia, przybyli na nowe miejsce zupełnie wycieńczeni. Wielu nie mogło o własnych siłach zejść z wagonów. Brudni, zmęczeni i wycieńczeni głodem nie otrzymali przez kilka dni żywienia — słabsi leżeli na przyczepach apatycznie, silniejsi zaś szukali żywności na terenie obozu.

Pewien Polak — świadek przesłuchiwany przez Główną Komisję Badania Zbrodni Hitlerowskich w Polsce, który służył w armii francuskiej, kiedy dowodził się w Stalagu IX A w Ziegenhein koło Kassel o formującym się transportie jeńców do Polski, zamienił dokumenty z Francuzem i pod jego nazwiskiem znalazł się w Rawie Ruskiej — tak relacjonuje pierwsze dni w tym obozie:

„...Gdy przybyliśmy do Rawy Ruskiej, eskorta obozowa z psami, bijąc kolbami, popędzała nas na teren obozu. Słabsi padali pod ciężarami kolb i prowadzeni byli przez silniejszych. Bezpośrednio po naszym przybyciu komendant obozu — którego nazwiska nie znam — zarządził apel całego transportu. Przez tłumacza oświadczył nam, że nie przybyliśmy do sanatorium, tylko do obozu karnego jako banda nierobów, ściągnięta z całej Rzeszy.

Ulokowano nas w stajniach. Stały w nich piętrowe przyczepy, na których rozrzucona była skąpa siłoma. Stajnie nie były ogrzewane. Przez pierwsze dni nie otrzymaliśmy żadnego żywienia. Głodzono nas 4 a może nawet 5 dni. Większość jeńców, wycieńczona głodem w czasie transportu, na skutek ponownej głodówki nie ruszała się z przyczep. Silniejsi szukali żywności na terenie obozu. Kilku jeńców szukając żywienia znalazło zmarznięte ziemniaki, w których leżały trupy w mundurach żołnierzy radzieckich.”

Następne transporty jeńców francuskich do obozu karnego w Rawie Ruskiej zwiększyły znacznie ich stan liczebny i w tej sytuacji hitlerowcy mogli realizować swoje plany rozbudowy dróg, budowy poligonów oraz regulacji rzek, ważne do prowadzenia wojny. Utworzyli szereg komand poza obozem, rozmieszczając w nich grupy robocze przeznaczone do wykonywania określonych prac. Komanda te stanowiły gęstą sieć wokół obozu macierzystego, sięgały poprzez województwo lubelskie aż do województwa warszawskiego, a na południu — aż po Kraków.

Dobrze znany jest fakt traktowania jeńców francuskich przez Niemców hitlerowskich w obozie w Rawie Ruskiej. Zagadnienie to było — chociaż tylko fragmentarycznie — przedmiotem procesu przeciwko głównym przestępcom wojennym, który toczył się w Norymberdze od 14.11.1945 r. do 1.10.1946 r. przed Międzynarodowym Trybunałem Wojskowym. Zeznania w tym procesie jednego świadka, byłego jeńca obozu i kilku komand w Rawie Ruskiej PAULA ROSERA postawiły jasno sprawę zbrodni na jeńcach w Stalagu 325. Trudno byłoby przytoczyć całość zeznań wymienionego świadka (IMT — Tom VI str. 321—334), niemniej wystarczą tylko fragmenty tych zeznań dla podkreślenia zbrodni hitlerowskich dokonanych na jeńcach francuskich. Paul Roser był w szeregu obozów karnych za usiłowanie ucieczki i odmowę wykonywania pracy. Do obozu w Rawie Ruskiej przybył on transportem 1 czerwca 1942 r. Zeznał on m.in.:

„...W toku zimy 1941/42 Niemcy chcieli zastraszyć tych podoficerów, którzy odmówili pracy, tych, którzy usiłowali uciekać oraz tych którzy zostali schwytani na aktach sabotażu. Niemcy zawiadomili nas, że wszyscy usiłujący po 1.4.1942 r. uciekać będą przetransportowani do Polski, do obozu karnego w Rawie Ruskiej. Z powodu ponownego usiłowania ucieczki, zostałem wraz z około 2.000 Francuzów wysłany do Polski.

Znalazłem się najpierw w Limburgu (Limburg an der Lahn) Stalag XII A, gdzie zestawiono nowy transport i załadowano nas do wagonów kolejowych. Tym, którzy zachowali przy sobie płaszcz deszczowe, wysokie buty i żywność — odebrano wszystko.

Do każdego wagonu załadowano po 53—56 ludzi, przy czym podróż trwała 6 dni. Pociąg zatrzymywał się rzadko na kilka minut, poza tym byliśmy przez cały czas w drodze.

W ciągu 6 dni otrzymaliśmy 2 razy zupełną — raz w Opolu, a raz w Jarostawiu. Przez 36 godzin nie otrzymaliśmy niczego do picia. Nie było możliwości zdobyć wody we własnym zakresie, ponieważ nie mieliśmy naczyń.

Gdy 1.6.1942 r. przybyliśmy do Rawy Ruskiej, zastaliśmy tam jeńców francuskich, którzy znajdowali się tutaj od kilku tygodni. Byli załamani. Wyżywienie było o wiele gorsze od wszystkiego co dotychczas przeżyliśmy, nikt nie otrzymywał paczek od rodzin i Międzynarodowego Czerwonego Krzyża. W tym czasie było nas w obozie 12.000—13.000”.

W dalszym ciągu świadek, Roser zeznał:

„W czasie naszego pobytu w Rawie Ruskiej były liczne usiłowania ucieczek, ponad 500 w przeciągu 6 miesięcy. Wielu z naszych kolegów padło. Jedni zostali zabici od razu, w momencie gdy strażnik ich spostrzegł. Mimo tych dla nas bardzo smutnych wydarzeń nikt z nas nie kwestionował w takich wypadkach prawa strażnika do strzelania. Lecz wielu zamordowano niewinnie. Tak został znaleziony jeńiec LAVESQUE koło komanda w Tarnopolu, z licznymi postrzałami i ranami od bagnetu.

148. uciekło z komanda Zwierzyniec 93 Francuzów, którym udało się zrobić podkop. Trzech z nich — CANON, van den BOOSCH i POUTRELLE zostali zaskoczeni przez niemieckich żołnierzy w czasie poszukiwań. Dwóch z nich spało, trzeci — POUTRELLE nie spał. Niemcy — w tym starszy szeregowiec i dwóch żołnierzy — ustallili spokojnie bez krzyku personalia Francuzów, a następnie oświadczyli im: „Teraz jesteśmy zobowiązani was rozstrzelać”. Trzej nieszczęśliwi prosili o łaskę ze względu na rodziny. Niemiecki gefreiter dał odpowiedź, którą często słyszeliśmy: „Rozkaz jest rozkazem.”

Rozstrzelali natychmiast CANONA i von den BOOSCHA, POUTRELLE zaczął uciekać jak obłąkany i dzięki szczęśliwemu przypadkowi nie udało się go schwycić. Kilka dni później został aresztowany w okolicach Krakowa i przywieziony do Rawy Ruskiej. Był w stanie granicznym z obłąkaniem”.

## SPRAWA HAUPTMANNNA WEHRMACHTU — BISKUPA DEFREGGERA

Z DARZAŁY się już wypadki, w których różnego rodzaju przestępcy obciążeni śmiercią innych ludzi, ruszeni wyrzutami sumienia, zamykali się w klasztornych celach czy pustelniach, by w odcięciu od świata resztę życia spędzić na rozpamiętywaniu swych czynów i surowej pokucie. Znane są też powszechnie fakty, że dawni przestępcy wojenni niemieccy, odpowiedzialni za zbrodnie wojenne i ludobójstwa w różnych europejskich krajach, przekonani, że ich czyny z lat 1939—1945 pozbawione są świadków i dowodów, sięgali lub sięgają po najwyższe stanowiska, bądź też z wytartymi czołami trwają na społecznym czy politycznym ważnych pozycjach w NRF. Historia nie zna jednak wypadku, w którym by człowiek obciążony współdziałaniem w ludobójstwie zrobił karierę duchownego i doszedł do stanowiska biskupa.

Sprawa biskupa sufragana diecezji monachijskiej Matthiasa Defreggera jest rzeczywiście czymś niezwykłym. Dopiero dzisiaj, po latach, kiedy ten dygnitarz w fioleciech osiągnął najwyższe poparcie swych przełożonych, ujawniono, że jako hauptmann Defregger z wehrmachtowskiego „114 Jaeger Division”, otrzymał od swego przełożonego płk Boelsena we włoskiej miejscowości Filetto rozkaz wymordowania wszystkich mężczyzn w odwet za włoską akcję partyzancką w okolicy. Defregger przekazał ten rozkaz swemu zastępcy i 17 Włochów spośród 30 mężczyzn wioski zostało przez jego podkomendnych zamordowanych, reszta, wśród ogólnego zamętu i protestu kobiet, zdołała zbiec i uratować swe życie.

Było to w pierwszych dniach czerwca 1944 r., już po opuszczeniu Rzymu przez siły zbrojne III Rzeszy. W Filetto oczywiście nigdy nie zapomniano potwornej egzekucji, do dziś żyje jeszcze trzech Włochów, którzy zdołali unieść swoje głowy spod łuf oddziałów dowodzonych przez obecnego biskupa.

Sprawa nabrała światowego rozgłosu. W obronie Defreggera wystąpił jego przełożony kardynał Doepfner, z Watykanu wyszło oświadczenie, że w chwili

Świadek Roser opisał szereg podobnych zbrodni dokonanych na jeńcach francuskich, wspominał o zabójstwach podoficerów, którzy odmawiali pracy, a których mordowano bagnietami.

Wielu jeńcom udało się uciec dzięki życzliwej pomocy Polaków, którzy nie bacząc na zagrożenia karą śmierci za pomoc dla uciekających jeńców, nie wahali się tej pomocy udzielać.

W materiałach Głównej Komisji Badania Zbrodni Hitlerowskich w Polsce można napotkać liczne opisy ucieczek jeńców francuskich z obozu Rawy Ruskiej i jego komand. Mimo rygorów stosowanych przez wachmanów, zakaza zbliżania się ludności polskiej do jeńców francuskich, Polacy pomagali jeńcom żywnością umieszczając ją w torbkach na płotach, obok których jeńcy maszerowali.

Na skutek srogiej zimy 1942/43, do której Francuzi nie byli przyzwyczajeni, braku ciepłej odzieży, ubowia (jeńcy pracowali w drelichach i drewniakach odkrytych), a poza tym na skutek głodu i urągających warunków higienicznych w obozie, jeńcy umierali na schorzenia płuc oraz na choroby epidemiczne, jak krwawa biegunka, tyfus itp. Zwiększyły się cementarze przy obozie macierzystym i komandach.

Mimo to jeńcy francuscy uciekali w dalszym ciągu, wspomagani przez Polaków, którzy dostarczali im żywności, odzieży oraz wskazywali drogę i przechowywali. Wielu udało się zbiec i wrócić do kraju, inni dostawali się do partyzantki polskiej, walcząc ramię w ramię z wrogiem, a nawet oddając za wspólną sprawę swe życie.

Lidia KWIATKOWSKA

chownej hierarchii, aż został biskupem.

Szczegółowy udział Defreggera w kampanii wrześniowej nie są bliżej znane, sam fakt odznaczenia żelaznym krzyżem ma jednak swoją wymowę.

Defregger oczywiście przekonany jest o swojej niewinności. Jest to jednak cecha większości przestępców, którzy znajdują kruczki prawne do wybielenia swych czynów i przeszłości. Bardziej jednak zadziwia fakt, że część zachodnioniemieckiej hierarchii kościelnej jest podobnego zdania co Defregger.

Sprawa Defreggera odślania jeszcze raz oblicze tej części społeczeństwa zachodnioniemieckiego, które z doświadczeń wojennych nie wyciągnęło żadnych wniosków. Kompromituje ona też część wyższych duchownych kościoła katolickiego w NRF. Jeżeli Defregger jest dziś rzeczywiście człowiekiem pobożnym, sam powinien oddać się w ręce sprawiedliwości, a jeżeli chce uniknąć więzienia — powinien porzucić biskupie fiolety i w szarym stroju jałmużnika zamknąć się w celi klasztornej. Ale major Defregger woli być biskupem.



Tablica pamiątkowa Włochów zamordowanych przez oddział Wehrmachtu obecnego biskupa sufragana diecezji monachijskiej Matthiasa Defreggera — przy wjeździe do wioski Filetto

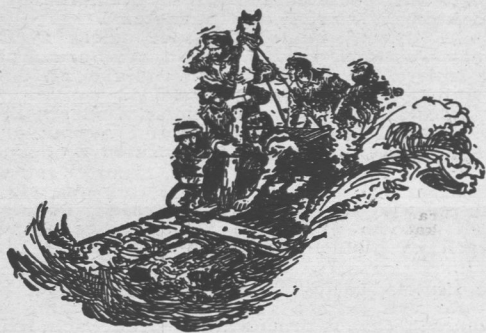


Jeden z trzech żyjących jeszcze Włochów z Filetto, którzy uniknęli śmierci w 1944, Vittorio Jomni, z czasopismami opisującymi sprawę monachijskiego biskupa Defreggera



Władysław Umiński

## ZNOJNY CHLEB



Znalezienie pracy w Pittsburgu było niesłychanie trudne. Dwaj polscy tułaczki spod zaborów pruskiego i rosyjskiego Sobiesław Mrocki i Witold Grzymała tułali się już po Ameryce wiele miesięcy. Wiele się nauczyli, wiele stanów poznali, ale los ich doświadczał okrutnie. Ciągłe byli bez stałej pracy i dachu nad głową. W poszukiwaniu pracy zdarli buty, zniszczyli odzież, a i zdrowie ich nie było w takim stanie jak na początku tułaczki. Wreszcie poznali dwóch przyjaciół, Szkota i Irlandczyka, którzy przysparzali im na nocleg w swym prymitywnym legowisku. Czym się to skończy, przekonamy się czytając dalsze dzieje polskich emigrantów.

## ODCINEK 34

— Gotowi? — szepnął głos.

Irlandczyk podniósł się, sięgnął ręką w szczelinę i wyciągnął z niej jakiś rzemień, na którego końcu wisiała spora kula ołowiana.

Zwinął to starannie i schował do kieszeni talk, żeby nie zwracać niczyjej uwagi. Witold i Mrocki, uważnie śledząc, widzieli jednak dokładnie ten dziwny przyrząd. Sobiesław już miał na języku pytanie, do jakiego celu miał służyć rzemień przypominający lasso, ale ugryzł się w język.

Ponury, ogarnawszy się jako tako, kiwnął głową swym towarzyszom i wysunął się jak wąż ze schroniska, a żeby się połączyć z jakimiś dwiema tajemniczymi postaciami stojącymi o parę kroków. Wnet wszyscy trzej znikli jak mary. Szkot zamknął za nimi deskę i znalazł się sam z naszymi tułaczami.

Chwilę panowało przymknięte milczenie. Mrocki śledził oblicze Szkota czekając, aż zacznie mówić, ale ten bynajmniej nie okazywał ochoty do rozmowy.

Rozłożył się na ziemi i wskazał naszym dwa przyległe kąty.

— Czas spać — rzekł krótko.

Potem przykrył się lachmanami na głowę i widocznie usiłował zasnąć.

Mrocki urządził sobie, jak potrafił najwygodniej, legowisko i wyciągnął się obok Witolda, żeby się wzajemnie ogrzać. Zgaszono lampkę i zapanowała cisza przerywana świstem i turkotem przebiegających lokomotyw i dalekim gwarem ulicznym wielkiego miasta, który jednak powoli cichł. Ani Grzymała, ani Sobiesław nie mogli zmrużyć oka. Instynktownie czuli, że przypadek zbliżył ich do ludzi podejrzanych. Ponury wyglądał stanowczo na jakiegoś przestępcę. Mrocki ciągle miał w oczach jego tajemniczą twarz i zły uśmiech. Po co Irlandczyk poszedł, kiedy powinien był spać? Czyżby miał nocne zajęcie w fabryce? I to się często zdarza, to prawda, lecz...

Upłynęła może godzina, gdy w pobliżu schroniska rozległ się szmer. Szkot, który, jak się pokazało, nie spał, podniósł zaraz głowę i nasłuchiwał z wyraźnym niepokojem.

Koło schroniska przechodziło kilku ludzi. Przez szpary widać było postacie otulone w płaszcze.

Szkot patrzył za nimi i położył się dopiero, kiedy znikli w ciemnościach.

— Co to? — zagadnął go Witold.

— A nic. Policja często tutaj myszkuje i przeszkadza nam spać — mruknął.

Grzymała, usłyszawszy o policji, zaczął zlorzeczyc:

— Przekłęci policjanci, nie darują nikomu, największego biedaka najgorzej właśnie prześladowają, a bogaczom nic nie robią, choćby grubo zawinili. Co im przeszkadza, że człowiek się tutaj prześpi pomiędzy deskami jak pies albo kot? Przecież nic nie ukradnie.

Mrocki słuchał towarzysza, ale w głębi duszy inaczej myślał.

„Policja jest przekupna w Ameryce, ani słowa; ale musi mieć powody, dla których robi tutaj poszukiwania. Widocznie pomiędzy kłodami drzewa i stosami desek ukrywają się niebezpieczni przestępcy”.

Szkot zauważył niepokój towarzyszków.

— Gdyby przypadkiem odkryto nasze schronienie, to musicie wiedzieć, którądy się wycofać — rzekł po pewnym wahaniu. — O, pod tą deską zaczyna się rowek. Śmiało pełzajcie nim na brzuchu, dopóki nie wydołacie się na wolne miejsce. Będzie tam drugi stos desek i o trzy kroki na prawo wejście do innego rowu, przywalone kamieniem, który należy odsunąć, żeby się do niego dostać. W ten sposób można, pełzając, dotrzeć aż do samego parkanu, przeleźć na drugą stronę i wyjść na ulicę, zwykle pustą. Pamiętajcie o tym. Nigdy nie wiadomo, kiedy się co stać może! — dodał filozoficznie, otulając się w płaszc.

Ta przemowa jeszcze mniej podobała się Mrockiemu od nocnej wycieczki Irlandczyka. Usiadł i nasłuchiwał z rosnącym niepokojem. Szepem wytłumaczył koledze, co mu powiedziano, i nie mógł już w żaden sposób usnąć.

O drugiej po północy, w pobliżu schroniska ukazało się znów parę cieni, przemykających się chyłkiem.

Było prawie widno, bo księżyc wyglądał spomiędzy chmur; Mrocki widział, jak podejrzane postacie, obciążone tobołami, przesunęły się tuż koło schroniska i o kilkanaście kroków dalej znikły pomiędzy belkami.

Szkot przyglądał im się także przez szpary i uspokojony legł znów na spoczynek.

Widocznie oczekiwał powrotu towarzyszków, od czasu do czasu bowiem nadstawał uszu. Dopiero jednak za dnia ukazał się Irlandczyk z dwoma ludźmi, tymi samymi, z którymi poszedł. Odchylił deskę i zaraz wybuchnął śmiechem, w którym brzmiał triumf.

Nic nie mówiąc usiadł, wyciągnął z kieszeni garść banknotów dziesięciodolarowych i rzucił je niedbałym ruchem na stół.

Witold oniemiał na widok tylu pieniędzy, Mrocki zaś struchlał, oglądając się mimo woli.

— Gładko poszło? — zagadnął od niechcenia Szkot ziewając. — Policja szukała — dodał po chwili, tonem na wpół obojętnym.

— Blisko? — zagadnął żywo Irlandczyk, widocznie zatrwożony.

— Tuż.

— No i co?

— Ano poszli.

— Bogu dzięki! — odetchnął Ponury. — A nikogo nie capnęli?

Szkot potrząsnął głową.

Irlandczyk zagarnął na powrót banknoty, których było kilkaset dolarów, i schował do kieszeni.

— Dobrze trafiliśmy! — zaczął dobywając z drugiej kieszeni rzemień z kulą. — Ha ha! Każdy taką paczkę papierków dostał.

— I kto to był? — pytał Szkot.

— Chyba jaki bogacz. Jutro dowiemy się z gazet, nic pilnego. Tymczasem niech który pójdzie po przekąskę i wódkę. Dziesięć dolarów daje, ale żeby pić i jeść było w bród. — I dodał papierkę Grzymale.

— Nie drapniesz? — zagadnął ironicznie. — Wszystkiego niedaleko stąd dostaniesz.

Witold spojrzawszy pytająco na towarzysza, ale spostrzegłszy, że ten lekko potrząsa głową, odsunął banknot.

— My tam nie będziemy korzystali z waszych pieniędzy! — rzekł zimno. — Przyszliśmy się nieco rozgrzać i noc spędzić, a teraz czas nam do roboty.

Ponury zaśmiał się groźnie.

— No, no, o robocie mi nie gadać. Wiadomo, że nie ma się do czego wziąć. Nie chcesz ty, to Szkot pójdzie, ale nic nie dam.

Pogróżka ta rozdrażniła tylko Witolda.

— Cóż to, myślicie, że potrzebujemy waszej łaski? — oburzył się Kujawiak. — My tam jesteśmy ludzie uczciwi, po ulicach nikogo nie okradamy. Przyszliśmy przenocować, a teraz do widzenia na święty nigdy!

Wypowiedziawszy te słowa na wpół po angielsku, na wpół po polsku, Grzymała zaczął zabierać się do odejścia.

— Oho! Nic z tego! — zawołał Irlandczyk. — Przyszliście nas wyszpiegować, a teraz może policję na nas sprowadzicie.

Zaśmiał się ponuro, a oczy błysnęły mu groźnie.

Mrocki zmiarkował, że się zanosi na awanturę. Chcąc ją załagodzić, odezwał się:

— No, no, tylko bez przytyków. Nikogo zdradzać nie mamy zamiaru. Róbcie sobie, jak chcecie, to wasza rzecz. Przenocowaliście nas, dziękujemy za to i wędrujemy z Panem Bogiem. Możemy wam nawet przynieść co do śniadania, ale za poczęstunek dziękujemy. Pora nam szukać roboty.

Zaczęli obaj zabierać się do opuszczenia bandyckiej kryjówki, ale Irlandczyk wziął się.

— Mac Gregory, nie puszczaj tych ptaszków! — zawołał. Trzeba ich związać, a potem zobaczy się, co za jedni.

Z tymi słowy sięgnął po rzemień z kulą ołowianą na końcu, ale Witold nie czekał. Rzucił się do otworu, popchnął deskę, która wyleciała z łoskotem, i wylazł zwinnie na zewnątrz. Mrocki nie zdążył; Irlandczyk schwycił go za ramiona, potem związał mu ręce jak wprawny rzeźmieszek i żelaznymi palcami chwycił za gardło.

Grzymała stał obok kryjówki i wołał po imieniu towarzysza.

— Witold, ratuj, duszą mnie! — krzyknął Sobiesław.

Grzymała zmiarkował, jak wielkie niebezpieczeństwo grozi towarzyszowi. Nie wahając się wydobył z kieszeni swój rewolwer i dał ognia dla postrachu w powietrze.

Wystrzał odezwał się gromkim echem w pustkowi. Skutek był zdumiewający. O'Monel puścił Mrockiego i jeszcze wypchnął go z kryjówki; potem obaj ze Szkotem szybko zaczęli wycofywać się wiadomym korytarzem.

Niebawem kryjówka była pusta.

— Uciekajmy! — zawołał Mrocki przyszedłszy do siebie. — W ładne towarzystwo dostaliśmy się. Zaraz zleci się policja i może być z nami źle.

Grzymała uznał, że Mrocki ma słusność. Nie czekając dłużej obaj zaczęli się chyłkiem wycofywać i w kilka minut znajdowali się za bramą składu.

Wyszli w samą porę, bo akurat naprzeciw biegło klusem dwóch policjantów w stronę, gdzie niedawno rozległ się wystrzał.

Nie zwrócili jednak uwagi na naszych przyjaciół, wpadli do bramy składu, którą niedawno otwarto, i zniknęli.

Witold wybuchnął śmiechem.

— A tośmy im napędzili stracha! — rzekł. Sobiesław uściśnął dłoń Kujawiakowi.

— Dziękuję ci! — rzekł. — Gdyby nie ty, nie wyszedłbym żywy z łap tego lotra Irlandczyka. Toż to bandyci. Założę się, że obrabowali kogoś na ulicy albo może nawet dopuścili się morderstwa.

Obaj obejrżeli się za siebie w obawie, czy lotrzyki nie śledzą ich. Ale na ulicy było zupełnie pusto.

Dalszy ciąg nastąpi



# WYTRWAŁY

**S**A ZAWODNICY, którzy w swych dyscyplinach sportu stanowią odrębne rozdziały historii. Ot, choćby w polskim tenisie. Przed II wojną światową była era Ignacego Tłoczyńskiego, wśród pań królowała Jadwiga Jędrzejowska, świetnie znana kibicom „białego sportu” na całym świecie, obecnie zaś jest era Wiesława Gąsiorka. Niedawno, na XXIV po wojnie tenisowych mistrzostwach Polski zdobył on po raz jedenasty tytuł najlepszego tenisisty. Era Wiesława Gąsiorka trwa i nic nie wskazuje, by miała się szybko zakończyć.

Wiesław Gąsiorek jest rodowitym poznaniakiem. Od wielu lat pracuje w Zakładach Cegielskiego, znanych także pod skrótami HCP, jako odbiorca sprawdzianów w służbie pomiarów zakładu W-6. Jest żonaty, przy czym jego małżonka była także czynną zawodniczką, tyle że nie tenisistką, lecz lekkoatletką. Rodzinę uzupełniają dwaj synowie, z których młodszy, Jacek, urodził się w roku 1966. Rok ten był szczególnie pomyślny dla Wiesława Gąsiorka, który oprócz urodzenia się syna zapisał sporo pięknych sukcesów sportowych. Sam mistrz uważa jednak, że szczytowym jego osiągnięciem było dojście w roku 1962 do 1/16 finału turnieju w Wimbledonie. Nigdy żaden Polak nie znalazł się dotychczas wśród 32 najlepszych tenisistów świata. Wiesław Gąsiorek ma jeszcze tę satysfakcję, że wyeliminowany został przez późniejszego zwycięzcę tego turnieju McKinleya.

W roku 1964 Wiesław Gąsiorek został wicemistrzem Egiptu i doszedł do 1/8 finału mistrzostw Francji. Francuscy miłośnicy tenisa dobrze znają charakterystyczną sylwetkę Polaka, który rokrocznie uczestniczy w wielu turniejach na Lazurowym Wybrzeżu i w innych dzielnicach Francji. Również w roku bieżącym Wiesław Gąsiorek kilkakrotnie wyjeżdżał do Francji, gdzie odniósł sporo sukcesów, że wymienię jeden z ostatnich — zwycięstwo w turnieju Monte Carlo.

Miał tych sukcesów Gąsiorek również sporo i w Kraju. W poważnym stopniu przyczynił się on do zwycięstwa nad Węgrami 3:2 w meczu eliminacyjnym rozgrywek o Puchar Davisa, a jeszcze wcześniej był jednym z autorów wielkiej niespodzianki, kiedy Polska pokonała gładko silny zespół ZSRR 5:1.

W spotkaniach o Puchar Davisa Polska nie brała dalej udziału, gdyż jej następnym przeciwnikiem po Węgrzech miał być zespół Republiki Południowej Afryki. Polacy, na znak protestu przeciwko udziałowi rasistów w RPA w rozgrywkach pucharowych, wycofali się z dalszych gier.

Mecze, o których wyżej napisałem, były dowodem znacznego podniesienia się poziomu polskiego tenisa. Przyczynił się do tego między innymi długi pobyt Tadeusza Nowickiego i Mieczysława Rybarczyka w Indiach, gdzie grali w dobrze obsesianych turniejach, a następnie, już wraz z Wiesławem Gąsiorkiem — tournée po Włoszech. Ta właśnie trójka stanowi czołówkę polskiego tenisa, a każdy z nich wyróżnia się inną cechą. Jeżeli chodzi o Wiesława Gąsiorka, to można o nim bez przesady powiedzieć, że jest tytanem pracy. Nic nie jest w stanie przeszkodzić systematycznemu poznaniu kowi w treningu. Często, mimo zmęczenia, spokojnie, z uporem trenuje po pracy na kortach i dopiero zapadające ciemności wypędzają go z kortu.

Ważnym występem były dla Wiesława Gąsiorka międzynarodowe mistrzostwa Francji w Paryżu. Na kortach Roland Garros spisywał się on doskonale. W pierwszym meczu miał wprawdzie ciężką przeprawę z Francuzem Danielem Conté, ale w ostatnim secie Polak niepodzielnie panował już na kortach. W następnej rundzie sprawił wielką niespodziankę odnosząc sensacyjne zwycięstwo nad amerykańskim zawodowcem Earlem Buchholtzem, rozstawionym w turnieju jako numer 9.

Mistrz Polski grał w tym meczu niemal beładnie, narzucił ostre tempo, zawsze miał odpowiedź, i to skuteczną, na silne piłki atakujące z furją Amerykanina. Po meczu nazwano Gąsiorka mistrzem obrony.

Po zwycięstwie nad Czechostowakiem Koudelką przyszło Polakowi zmierzyć się w walce o ćwierćfinał z Australijczykiem Tony Roche, uważanym za drugą raketę świata za Laverem. Gąsiorek walczył zawzięcie i zmusił sławnego zawodowcę do największego wysiłku, ale mimo to nie wygrał ani jednego seta. Okazało się, że nawet najlepsza gra obronna, nie poparta skutecznym atakiem, nie jest w stanie przynieść sukcesu.

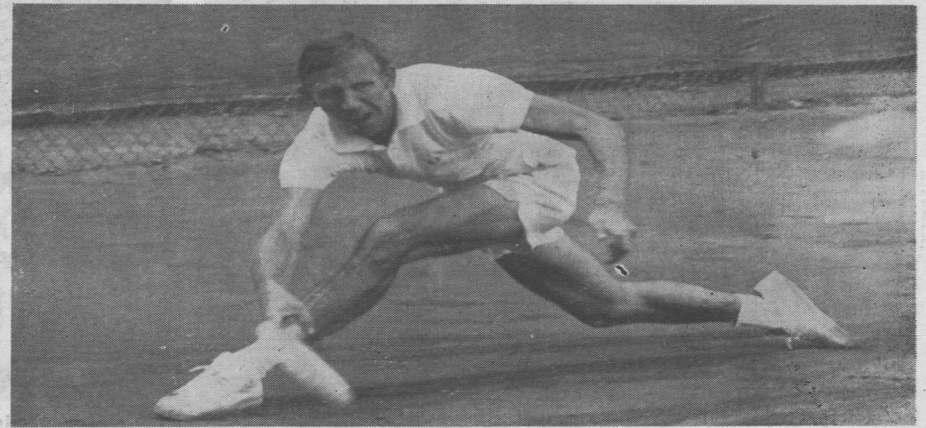
Do końca roku jest jeszcze kilka miesięcy. Wydaje się jednak, że gdy w sporcie będzie się po sezonie dokonywać podsumowań i ocen, Wiesław Gąsiorek będzie mógł ze spokojem stwierdzić, iż rok 1969 należał do najbardziej udanych w jego karierze. I mimo że był to już rok niemal dwudziesty tej kariery, wcale nie zapowiada zakończenia ery Wiesława Gąsiorka w polskim tenisie.

Przy okazji, kiedy już poruszony został temat polskiego tenisa i dość obszernie omówiono ostatnie mistrzostwa Francji, warto jeszcze do nich wrócić dorzucając kilka słów na temat udziału w tym turnieju Tadeusza Nowickiego. Ten utalentowany, młody zawodnik miał wyjątkowego pecha. Pierwszą rundę przeszedł walkowerem, natomiast w drugiej wpadł na Roya Emersona, jednego z najlepszych tenisistów wszechczasów.

Oto jak o tym spotkaniu opowiada sam Nowicki:

— Wiedziałem, że nie mogę wygrać, jednak postanowiłem zrobić wszystko, żeby mecz ze mną nie był dla Emersona zwykłym spacerkiem.

— Pierwszego gema graliśmy chyba ze dwadzieścia minut. Miałem w nim 15 razy



przewagę, ale nie udało mi się go wygrać. Przy zmianie stron Roy spytał mnie: „Skąd jesteś?”, — Z Polski, odpowiedziałem. „A który tam jesteś u was?” — Trzeci, „Dopiero?” zdziwił się Emerson.

— Graliśmy dalej. Biegałem jak szalony do każdej piłki, a biegało mi się tego dnia bardzo dobrze i udało mi się wygrać dwa następne gemy.

— Znowu zmieniamy strony, wycieramy się ręcznikami i Emerson powiedział: „Dobrze biegasz... lubisz biegać?” — Jak muszę, to lubię — odpowiedziałem niezbyt pewny siebie. „No to sobie pobiegasz?” powiedział Emerson.

— No i rzeczywiście. Piłki Australijczyka padały właśnie w te miejsca kortu, które były ode mnie najbardziej oddalone, to

ściągał mnie do siatki, to znowu dokładnie lobował tak, że piłka lądowała na samej linii. Zganiałem się niesamowicie. Wreszcie po pół godzinie takiego przygotowania Emerson ruszył do ataku. Ja nadal nie rezygnowałem, ale Roy był fantastyczny. Kiedy schodziliśmy z kortu Emerson poklepał mnie po ramieniu i powiedział: „Very good!”.

Tadeusz Nowicki jest jeszcze młodym tenisistą. Być może za kilka lat również i on będzie mógł zapytać młodszego kolegę: — Czy lubisz biegać?

Wacław KORYCKI

## KOŃ — POLSKA MIŁOŚĆ

Zarówno w literaturze fachowej, jak i pięknej znajdujemy wiele opisów dbałości, jaką Polacy otaczali swe rumaki. A także, jak w piosence o żołnierzu-tułaczcu, o tym, że te mądre zwierzęta odpłacali swą wiernością i przywiązaniem za ludzką miłość.

Dzisiaj, kiedy mechaniczne konie wyparły żywe zwierzęta z armii i zastępują je coraz skuteczniej w innych dziedzinach życia, miłość do koni nie wygasła. Przejawia się ona przede wszystkim w coraz większym zainteresowaniu sportem jeździeckim. Sekcje klubów sportowych w Warszawie i innych miastach nie są w stanie przyjmować wszystkich chętnych. Młodzież przejmuje więc inicjatywę w swoje

„Tygodniku”. Na następnych Igrzyskach było tych medali jeszcze kilka, ale również na znanych konkursach w Nicei, Rzymie, Berlinie, Warszawie, Akwizgranie — Polacy walczyli o najwyższe miejsce na podium zwycięzców, wielokrotnie wygrywając najsilniej obsesane konkursy.

### JAK W BERLINIE ODEBRANO POLAKOM ZŁOTY MEDAL

Igrzyska Olimpijskie w Berlinie w roku 1936 przeszły do historii sportu jako impreza mająca na celu wykazanie światu hitlerowskiej hegemonii w sporcie. W pogoni za sukcesami gospodarze nie wahałi się przed popełnia-

sią, pod pretekstem, że nie objechał on wskaźnika. Mimo że Polak musiał nadrobić całe 5 kilometrów, ukończył bieg w świetnej formie. Trzeba jeszcze podkreślić niezwykłą ambicję rotmistrza Kaweckiego, który przez dwa dni startował z połamanymi żebrami, żeby nie zdekompletować drużyny polskiej. Wszystko to złożyło się na zasłużony sukces — srebrny medal. Gdyby sędziowie byli uczciwi, Polska zdobyłaby medal złoty.

### ZAWODY W OLSZTYNIE

Polskie jeździectwo czyni ostatnio znaczne postępy. Doskonałe wyniki Jana Kowalczyka w Akwizgranie, który na „Drobnicy” wygrywał z czołówką Europy, zwycięskie starty na innych hipodromach sprawiły, że Polacy są poszukiwanymi partnerami. Znaczący rozgłos zdobyły też sobie GHIO, czyli międzynarodowe zawody konne w Olsztynie. Ostatnio, po raz pierwszy po wojnie goszczono jeźdźców francuskich, którzy byli bardzo zadowoleni zarówno z wyników sportowych jak i przyjęcia, jakie im zgotowali gospodarze. Na zawodach w Olsztynie wydarzeniem tygodniowych konkursów był wyczyn klaczy „Via Vitae” dosiadanej przez Wiesława Dziadczuka. Ta pełnej krwi klacz, wzrostu 160, skoczyła w konkursie potęgi skoku 2.20. Niestety, ponieważ był to mur, a nie regulaminowa przeszkoda, wynik ten nie będzie uznany jako rekord Polski. Oficjalny rekord należy do Władysława Byszewskiego, który na „Dyngusie” skoczył 201 cm. Warto podać, że rekord świata należy do kapitana armii chilijskiej don Alberto Larraguibel Morales, który na koniu „Huaso” skoczył 247 cm podczas zawodów w Santiago de Chile.

### BUDOWA OŚRODKA

Ostatnio w pobliżu Warszawy, koło Mińska Mazowieckiego rozpoczęto budowę wielkiego ośrodka jeździeckiego. Powstanie tam także nowoczesny hipodrom, na którym będą organizowane zawody międzynarodowe. Nawiąże się więc do tradycji przedwojennych konkursów w Łazienkach. Wierzymy, że polscy jeźdźcy będą gościli najlepszych z najlepszych w Europie i potrafią z nimi nawiązać równą walkę o zwycięstwo. Za trzy lata premiera nowego ośrodka hippiki polskiej.

W. K.



Zdobywcy srebrnego medalu w drużynowym konkursie skoków — por. Kazimierz Szosland, rtm. Michał Antoniewicz, rtm. Kazimierz Gzowski

ręce. I tak studenci z kilku wyższych uczelni weszli w porozumienie z gospodarstwami rolnymi i stadninami koni. Przy pomocy tych gospodarstw organizują oni wczasy w siodle. Kilkutgodniowa konna wędrowka przez najpiękniejsze połacie Kraju należy do wielkich przyjemności, a jednocześnie pozwala na szybkie opanowanie umiejętności jeździeckich.

Drugą dziedziną życia współczesnego, w której koń odgrywa poważną rolę, jest sport. Konkursy hipiczne na całym świecie cieszą się wielką popularnością, gromadząc tysiące widzów.

Tradycje sportu jeździeckiego są w Polsce bardzo żywe. Już na Igrzyskach Olimpijskich w Paryżu w roku 1924 rotmistrz Adam Królikiewicz zdobył na Picadorze brązowy medal w konkursie skoków. Pisaliśmy o tym w

niem różnych, większych i mniejszych oszustw. We wszechstronnym konkursie konia wierzchowego zastawiono na zagranicznych jeźdźców pułapkę. Oto przeszkoda nr 4 była tak ustawiona, że każdy jeździec najeżdżający na nią środkiem musiał dostać karne punkty. Jedynie zawodnicy Niemiec wiedzieli, że trzeba było pokonywać tę przeszkodę z lewej strony. I tylko oni, a także przypadkiem dwóch innych jeźdźców, nie otrzymało na tej przeszkodzie punktów karnych. Aby utrzymać prowadzenie w drużynowym konkursie, sędziowie robili wszystko, by najgroźniejsi przeciwnicy Niemców łapali jak najwięcej karnych punktów.

W następnej konkurencji tego konkursu — wyścigu na przelaj — bezprawnie cofnięto rotmistrza Roycewicza z dwudziestej przeszkody na dzie-





Dzieci polskich rodzin z Czechosłowacji spędzające wakacje w Sopocie nie tylko wypoczywały, lecz wiele zwiedzały



## SPOTKANIE Z BAŁTYKIEM młodzieży polskiej z Czechosłowacji

**B**YŁO ich razem 64 — dziewcząt i chłopców, najmłodsza dziewczynka miała lat 12, najstarszy był osiemnastoletni chłopiec, a więc prawie pod wasem. Młodzi (bo nie pasuje tu określenie „mali”) goście z Czechosłowacji — córki i synowie polskich rodzin z Ostrawy, Cieszyna, Jabłonkowa, Trzycina — spędzili cały miesiąc od 9 lipca do 9 sierpnia na koloniach w Polsce, w Sopocie nad Bałtykiem.

W słoneczne sierpniowe popołudnie odwiedziliśmy ich w *Sopockim Domu Dziecka*, pięknie położonym niedaleko morza. Towarzyszyło im tu 30 koleżanek i kolegów z Warszawy i Pruszcza Gdańskiego, a kierowniczką Domu, pani Ewa Lewicka, doświadczony pedagog, która gościła już niejedną grupę polonijną, nie ma dość słów pochwały dla polskiej młodzieży z Czechosłowacji.

— *Te dzieci — mówi — są tak pogodne, tak grzeczne i tak zdyscyplinowane, że aż nam żal z nimi rozstawać się.*

Ale czas biegnie i termin odjazdu musiał być dotrzymany, bo 9 sierpnia były już w Krakowie czeskie autokary, te same, które przed miesiącem przywiozły młodzież do Polski.

Cała podróż była zresztą bardzo wygodna, bo w Krakowie czekały na gości przedstawicielki *sopockiego Domu Dziecka* i stamtąd samolotem przewiozły ich do Gdańska, gdzie serdeczne powitanie zgotowała im polska młodzież. To wszystko działo się jeszcze 10 lipca.

A jak upłynął czas na kolonii? Tu oddamy już głos samym dzieciom, w towarzystwie których spędziłem kilka bardzo miłych godzin w ich sopockiej siedzibie. Rozmawialiśmy, oczywiście, po polsku: są przecież uczniami polskich szkół w Czechosłowacji i świetnie władają językiem ojców. A więc pierwsze i chyba największe prze-

życie, co zgodnie podkreślają, to było spotkanie z morzem.

— *Od tego właściwie rozpoczęliśmy nasze polskie wakacje — mówi Basia Płonka z Czeskiego Cieszyna. — Już pierwszego dnia udaliśmy się całą grupą nad brzeg Bałtyku, aby złożyć nasze ślubowanie.*

Ślubowanie to brzmiało uroczyście. Basia ma zapisany jego tekst w pamiętniku, który prowadzi wraz z koleżankami od dnia przyjazdu do Polski. Pod nagłówkiem: „*Zaślubiny z morzem*” czytamy: „*My, młodzież zgromadzona na obozie Polonii zagranicznej w Sopocie, witamy polskie morze Bałtyk! Ślubujemy Ci naszą wierność i przywiązanie i że nigdy Cię nie zapomnimy!*”

A jakie są wrażenia Basi z wycieczki po Polsce, zorganizowanej dla dzieci w trakcie ich pobytu?

— *Jestem zachwycona Warszawą — opowiada pełna młodzieńczego entuzjazmu. — Znałam ją wprawdzie z opisów i fotografii, ale nie przypuszczałam, że jest aż tak urodziwa i rozległa. Przez dwa dni można było zobaczyć dużo: warszawskie pomniki (pod Nike złożyliśmy wiązanki kwiatów), Teatr Wielki, Łazienki w Wilanów. Ale chyba najbardziej utrwaliło się nam w pamięci Stare Miasto — nie mogłyśmy po prostu uwierzyć, że zbudowano je na nowo po wojnie!*

Inna z dziewczynek, Zdenka Sikora z Ostrawy — wiąże swe wspomnienia z Wybrzeżem, gdzie, mimo to, że „prawdziwe morze” zobaczyła tu po raz pierwszy. Opisuje więc z przejściem kolejne etapy długiej wycieczki autokarowej: stara Katedra w Oliwie, gdzie „*tak pięknie grały ruchome organy*”, Gdańsk pełen dawnych zabytków, pomnik bohaterów Westerplatte, no i całe wybrzeże aż do Jastarni i Rozewia, gdzie w latarni morskiej przebywał jak podkreśliła „*wielki pisarz*” — Stefan Żeromski. — *Odnotowała też skrupulatnie, że na szczyt latarni prowadzą 103 schody.*

Zapytałem dzieci, czy wiedzą, jaką rolę odegrało Westerplatte w II wojnie światowej i przekonałem się z zadowoleniem, że wychowankowie polskich szkół w Czechosłowacji są znakomicie zorientowani w historii, literaturze, a nawet w sztuce filmowej i teatralnej naszego Kraju.

— *Wiemy wszystko o obronie Westerplatte — powiedział mi z uśmiechem Zbyszek Herman z Hawierzowa, nowo zbudowanego miasta dla górników ostrawskich. — Czytamy przecież polskie książki o wojnie i chętnie oglądamy wojenne filmy. Na naszych ekranach wyświetlano „Westerplatte” i film o „Poczcie polskiej”, z tym większą ciekawością obejrzymy teraz gmach tej poczty w Gdańsku.*

Przed rozstaniem się z młodzieżą zabrałem jeszcze do „KRONIKI” — albumu imponującej objętości, który dzieci wypełniły swoimi zapiskami i zilustrowały rysunkami bądź wycinkami z pocztówek. Naiwne to, ale pełne żywej szczeroci i naprędcie notowane uwagi.

Np. — 18 lipca! „*Zwiedzaliśmy Wilanów, piękny zamek, który król Sobieski zbudował dla swej żony królowej Marysieńki. Był to istotnie królewski dar!*” Następny zapis: „*Wróciliśmy z Warszawy do Sopotu i dziś chodziliśmy po sklepach, aby wybrać jakieś pamiątki. Bardzo się ucieszyłam, kiedy w kiosku „Ruch” zobaczyłam książeczkę o Czechosłowacji” — napisała dziewczynka z Morawskiej Ostrawy.*

I jeszcze jedna notatka świadcząca o literackich aspiracjach młodocianej autorki. Zaczęła ją od „*Szekspira, cytując jako motto jego hamletowskie „Być albo nie być...”*, parafrazując je na warunki sopockie. Bo i jakże można być w Sopocie, a nie wstąpić do ogrodu „*Non Stop*”, gdzie gości „*światowy zespół Breakout*”. „*Wróciliśmy stamtąd, śpiewając pozostałe nam w pamięci melodie, Uroczą zabawa!*” — wspomina Jadwiga Płachta.

Aż nadszedł dzień 8 sierpnia, a z nim — pożegnanie. Wypadło bardzo serdecznie i uroczyście: przedstawiciele polskiego szkolnictwa i cały personel Domu Dziecka z panią Lewicką, dużo kwiatów i prezentów. M. in. każdy z młodocianych gości otrzymał pamiątkowy albumik „*Z uśmiechem przez Gdańsk*”. Ale i młodzież z Czechosłowacji przygotowała na pożegnanie niespodziankę: recytowano wiersze Tuwima i Broniewskiego, a na zakończenie — tańczyły dziewczęta ubrane w oryginalne stroje kaszubskie. No i były uściski, podziękowania, a nade wszystko obopólnie wyrażone życzenia „*do nowego spotkania w przyszłym roku nad Bałtykiem*”.

Leopold MARSCHAK

### NOTES DE LECTURE

#### „LES AVENTURES DU JEUNE COMTE POTOWSKI, ROMAN DE COEUR” DE JEAN-PAUL MARAT

Nous sommes en Pologne en 1769, à la veille du premier partage (1772), qui amputera la République des deux cinquièmes de son territoire. L'intervention de la Russie dans la vie politique polonaise revêt des formes de plus en plus brutales. Depuis un an, une guerre civile ravage le pays. En effet, quelques centaines de gentilshommes viennent de former en Podolie la Confédération de Bar „pour la Foi et la Liberté”. Dirigé tout ensemble contre l'impératrice Catherine II de Russie, le roi Stanislas Auguste Poniatowski et les tentatives de démocratisation des institutions, le mouvement barrien s'étend à la région de Cracovie, à la Grande Pologne et à la Lithuanie. Louis XV accorde aux Confédérés de modestes subsides et leur envoie des conseillers militaires: 1770, le général Dumouriez, en 1771 le général Antoine-Charles Du Houx de Vioménila. Mais les chefs de la Confédération sont des incapables — à l'exception toutefois de Kazimierz Pułaski, qui s'illustrera quelques années plus tard dans la guerre de l'Indépendance américaine, — aussi les troupes royales et surtout celles de Catherine II ne laissent-elles pas de mettre les insurgés en déroute. La Confédération sera écrasée en 1772.

Nous sommes donc en 1769 dans une Pologne mise à feu et à sang et y faisons la connaissance de Gustave Potowski et de Lucile Sobieska, deux jeunes et insurpassablement sentimentales personnes qui ont été élevés ensemble, qui s'aiment et qui n'aspirent qu'à convoler en justes noces. Malheureusement, la guerre civile met entre eux une barrière presque insurmontable: le père de Gustave adhère à la Confédération et se brouille à mort avec le père de Lucile, lequel, naturellement, condamne les insurgés. O rage, ô désespoir. Nos deux tourtereaux vont-ils, tout comme Roméo et Juliette être les tristes victimes de la haine réciproque de leurs familles? Nullement. L'auteur ici ne s'appelle pas Shakespeare, il a bon coeur. En dépit de la guerre (et des diaboliques machinations de Sophie, la fautive amie de Lucile, qui essaie de vampir Gustave et n'hésite pas, l'infâme traîtresse, à le recevoir la gorge nue), tout finit par s'arranger. A la fin du roman, le jeune comte Potowski et sa fiancée s'occupent à préparer leur mariage.

Marat écrit „Les aventures du jeune comte Potowski” à l'âge de vingt-huit ans, en 1771. Il se trouvait alors en Angleterre où il faisait des études de médecine. Tout comme ses „Lettres Polonaises” (ouvrage qui n'a d'ailleurs de polonais que la nationalité de son narrateur), ce „roman de coeur” n'a jamais été édité de son vivant. Ce n'est que cinquante-quatre ans après sa mort — en 1847 — qu'il fut publié pour la première fois (dans le supplément littéraire du quotidien parisien „Le Siècle”), et ce n'est qu'en 1848 qu'on le fit paraître en librairie. Comme il n'a jamais fait l'objet d'une réédition, il n'est guère connu en France que de quelques spécialistes.

Curieusement, ce roman — le seul que le grand révolutionnaire français ait jamais écrit — dont l'action se passe en Pologne et dont presque tous les personnages sont Polonais était jusqu'à présent également totalement ignorée non seulement du public, mais aussi des historiens polonais. Sachons gré à Jerzy Łojek et aux éditions PAX de l'avoir tiré de l'oubli. (K)

1) Jean-Paul Marat: „Przygody młodego hrabiego Potowskiego” (titre original: „Les aventures du jeune comte Potowski, roman de coeur”). Traduction, introduction et notes de Jerzy Łojek. Editions PAX, Varsovie, 1969.

Wszyscy uwielbiali dalekie wycieczki. Tu — zachwycali się Szwajcarią Kaszubską

### Wymieniamy korespondencję

**HALINA FILA** — Katowice 14, ul. Bednarska 39 m 4 — pragnie nawiązać korespondencję w celu wymiany znaczków pocztowych, widokówek i zdjęć zespołów piosenkarzów.

**BARBARA JABLECKA** — Łódź 11, ul. Okrzei 33 m 9 bl. 109 — pragnie zawrzeć przyjaźń drogą korespondencji z młodzieżą polonijną z Francji lub Belgii. Jej zainteresowania to chemia, literatura, wnętrza mieszkań, różne style, meble itp. Zbiera znaczki pocztowe, widokówki a także czasopisma.

**MARYLA WOJTECZEK** — Książ Wielki, powiat Miechów, woj. krakowskie — lat 23. Pragnie korespondować z Rodakami z Francji lub Belgii na temat turystyki.

**JERZY PAWLAK** — Łódź 7, ul. Łukaszyńskiego 5 m 21 — lat 18, jest uczniem liceum i chciałby nawiązać przyjaźni kontakt z młodzieżą polonijną z Francji i Belgii. Bardzo interesuje się życiem młodzieży we Francji jak również architekturą. Chętnie też wymieni płyty, których posiada dość dużą ilość. Zbiera znaczki, nalepki zapaszczone, magazyny muzyczne i widokówki.

**MARIA SZWARACKA**: Inowrocław, ul. Poznańska 30 m 8 — pragnie korespondować z młodzieżą polonijną w wieku 15—17 lat, najchętniej w języku polskim.

**BARBARA STACHOWICZ** — Gdynia 10, ul. Sanocka 12 — w tym roku kończy szkołę ogólnokształcącą, a następnie zamierza uczyć się języków obcych. Ma 18 lat i interesuje się poezją, literaturą i muzyką. Zbiera znaczki i widokówki, które chętnie wymieni. Chętnie korespondowałaby z młodzieżą z Francji, do której czuje głęboki sentyment. Odpowie na każdy list.

**WOJCIECH MAZIEWSKI** — Suwałki, ul. Swierczewskiego 59 — woj. białostockie — interesuje się filatelistyką i chciałby nawiązać korespondencję z kimś, kto jest zainteresowany wymianą znaczków pocztowych. Może to być chłopiec lub dziewczynka, najchętniej w wieku 16—17 lat.

**KRYSTYNA JUZWISZYN** — Działoszyce 7, powiat Giubczyce, woj. opolskie — pragnie nawiązać korespondencję z młodzieżą francuską. Ma 16 lat i jest uczennicą szkoły średniej. Zbiera widokówki kolorowe, foty aktorów i nagrania pocztówkowe.

**LUCYNA STRZEBONSKA** — Kraków 14, ul. Dąbrówki 4 m 1 i **IRENA SZLACHTA** — Kraków 14, Rynek Podgórski 7 m 5a — pragną wymienić widokówki kolorowe, znaczki pocztowe i płyty z najnowszymi nagraniami oraz prowadzić korespondencję z przyjaciółmi z Francji. Obie mają po 22 lata, znają języki: polski, esperanto, niemiecki, rosyjski i słabo angielski. Odpowiedzą na każdy list.



Tylko dla dziewcząt i kobiet Tylko dla dziewcząt i kobiet Tylko dla dziewcząt i kobiet

## RADY

od serca

### DROGA PANI ANNO!

Piszę do pani jeszcze raz, chociaż odpowiedź na mój poprzedni list wcale mi się nie podoba. Mianowicie, pisząc do pani liczyłam nie tyle na radę, ile na jakieś słowa otuchy, a zamiast tego dostałam morały. Bardzo panią, pani Anno, przepraszam, ale moim zdaniem od prawienia morałów są księża i — stare ciotki. Zgadzałam się z panią, że nietawo jest o „balsamy”, ale co do reszty, to wybaczysz pani, ale z czego pani wywnioskowała, że ja wszystkich mężczyzn uważam za pijaków, gburów i bałwanów? Przecież gdybym wszystkich uważała za takowych, to nie oglądałabym się, tylko wzięła pierwszego, który się zgłosił. Zgodziłam się z panią — że to chyba nie moja wina, że ci, którzy zgłosili się do mnie, to ludzie bezwartościowi. I czy to się komu podoba, czy nie bardzo, to jednak niestety, rekord światowy w spożyciu alkoholu należy do Francji i trzeba przyznać, że niestety, wielu tu zamieszkałych Polaków walczy się do tego przyczynia. Drugie: Czy naprawdę pani Anna jest zdania, że jeśli ma się „jakakolwiek robotę”, byle mieć co jeść, to już powinno się być szczęśliwą? I wreszcie ostatnie: na pewno nie spodobała się pani pogardliwa nazwa — „grajdolek”, ale pani Anna tu nie mieszka i nie wie tego, co np. ja wiem, choć mieszkam tu od niedawna. Jakie to prawdziwe, że Bóg stworzył wsie, ludzkie miasta — a diabeł — małe miasteczka. Bardzo panią przepraszam za ten mój list, ale jest on taki naprawdę od serca.

MARYLKA

### DROGA PANI!

Bynajmniej nie czuję się dotknięta pani listem, przeciwnie, jestem pani bardzo wdzięczna za szczerść — moje stosunki z Czytelnikami zawsze na szczerości właśnie się opierają. W pani liście, tym pierwszym zwłaszcza, uderzył mnie niemiło pewien ton, ton pogardy i lekceważenia w stosunku do ludzi stanowiących pani otoczenie. Nigdy nie uważałam, że byle jaka praca i zaspokojenie głodu zapewniają człowiekowi szczęście. Uważam natomiast, że jeśli zaczyna się wszystko od nowa, trzeba brać to, co jest, to znaczy — pracę, która pozwoli żyć w pierwszym okresie, i pozwoli rozejrzeć się za nauką zawodu i znalezieniem lepszego, odpowiedniejszego zajęcia. Najgorsze, moim zdaniem, jest oczekiwanie z założonymi rękami, aż manna spadnie z nieba albo aż zjawi się król lewicz z bajki. Życzę pani

jak najlepszego rozwiązania pani kłopotów, miejmy nadzieję, że los uśmiechnie się do pani. (List przesyłam).  
ANNA

### DROGA PANI ANNO!

Moja córka powiedziała mi, że jedzie na wakacje z koleżanką, że będą mieszkać w namiocie, że bardzo mało pieniędzy jej potrzeba. Nawet zdziwiłam się minimalną sumą, o jaką mnie poprosiła. Wytłumaczyła, że będą sobie same gotować i że wystarczy jej, to co ma. Tymczasem w parę dni po jej wyjeździe doszła do mnie okropna wiadomość. Okazało się, że moja córeczka pojechała nie z koleżanką, tylko z pewnym panem, zonatym, starszym, że mieszka z nim razem w eleganckim hotelu i że afiszuje się tym towarzystwem. Gdy się o tym dowiedziałam, zupełnie zdrętwiałam. Dziewczyna ma siedemnaście lat i do głowy mi nie przyszło, że mogła wpaść na taki pomysł. Nie mam jej adresu i w ogóle nie wiem gdzie jej szukać. Co robić, niech mi pani poradzi? Przecież nie mogę tolerować takiego zachowania.  
ZANIEPOKOJONA

### SZNOWNA PANI!

Istotnie, córka zrobiła pani niezbyt piękny kawał. Ale jest w tym także pani wina. Jak można wypuszczać dziewczynę w świat nie wiedząc dokąd jedzie ani z kim? Gdy powiedziała, że wybiera się z koleżanką, trzeba było poprosić tę koleżankę do domu i porozmawiać. Okazałoby się natchmiast, że dziewczyna chce panią nabrać. Interesuje mnie jeszcze, skąd pochodzą informacje, które teraz do pani doszły. Ktoś przecież panią zawiadomił z kim córka pojechała. Może ten ktoś wie również dokąd się wybrała? A może są to tylko złośliwe plotki? Uważam, że pani jako matka, powinna dobrze wiedzieć, czego może się po córce spodziewać. Przede wszystkim — do jakiego stopnia można jej zaufać. Jak się okazało, nie znała pani własnego dziecka, skoro udało mu się tak panią nabrać. Póki nie będzie adresu, niewiele można zdziałać. Trudno przecież szukać jej przez policję. Może jednak zdecyduje się napisać. Jest to w sumie bardzo przykre doświadczenie i przestroga dla pani i dla innych matek, które zbyt wielką swobodę zostawiają dzieciom.

ANNA

### MAŁŻEŃSKI OBÓZ NA BIAŁOSTOCZYZNIE

Interesującą inicjatywę zrealizowano w Białymstoku organizując po raz pierwszy w Kraju obóz wypoczynkowy dla młodych małżeństw.

W drugiej połowie lipca w ośrodku ZMS w Borkach koło Augustowa przebywało 16 młodych par małżeńskich z różnych środowisk społecznych. Poza wypoczynkiem, który był głównym celem, program „małżeńskiego obozu” obejmował też dyskusje na takie tematy jak: wychowanie dzieci, higiena pożywania małżeńskiego, gospodarowanie budżetem rodzinnym, współpraca małżonków przy prowadzeniu domu, urządzenie mieszkania itp. Dwa ostatnie tematy połączone były z praktyczną demonstracją umiejętności kulinarnych obozowych „Ludwików” oraz pokazem sposobu urządzenia mieszkania.

Ciekawy materiał przyniosą niewątpliwie przeprowadzone wśród uczestników obozu ankiety, dotyczące różnych problemów młodych małżeństw. Już teraz wiadomo, że większość uczestników obozu jest zadowolona z tej formy wypoczynku, co zachęciło miejscowych działaczy do organizowania i w przyszłości „małżeńskich obozów”.

### ŻYWIENIE — W WIEKU TECHNIKI

W planach powołanego do życia Instytutu Żywności i Żywnienia wiele uwagi poświęcono technologii żywności, ze szczególnym uwzględnieniem warunków jej przechowywania, wzbogacania, przetwarzania. Drugim kierunkiem badań będzie organizacja, technologia i higiena żywienia zbiorowego. W powiązaniu z medycyną teoretyczną i kli-

niczną, zaplanowano badania nad rolą żywienia w powstawaniu chorób cywilizacji.

Wiele miejsca w pracach badawczych poświęci Instytut biologicznej wartości środków spożywczych (przed wszystkim koncentratów i półproduktów). Ważnym zagadnieniem jest chemizacja żywności, jej wpływ na zdrowie konsumenta.

## BABSKA EGZALTACJA

Jedną z typowych naszych wad jest egzaltacja. Dla egzaltowanej kobiety nie ma rzeczy pośrednich, wszystko jest albo „wspaniałe i niezwykle”, albo od razu „okropne i nie do zniesienia”. Potrafi się ona unieść wysoko, aż pod księżyc (co dziś jest w modzie), albo też spaść z wyżyn na łeb i szyję i potłuc sobie nos. Ale nie trzeba się tym przejmować, ani brać tego zbyt na serio. Ja osobiście traktuję takie kobiety dość sceptycznie, bo je znam. Do nich właśnie należy moja siostrzenica Jadziunia.

Otrzymałam od niej list z wakacji, które spędza nad morzem. Co za list! Dziwię się, że się zmieścił w kopercie, tyle w nim było entuzjazmu i tyle wykrzykników. Naliczyłam dwadzieścia „ach!” i „och!”, każde zdanie zaczynało się od słów: „Nie masz pojęcia!”, „Nie możesz sobie wyobrazić!”, „To po prostu niezmiernie!” i tak dalej. Chodziło naturalnie o mężczynę, którego poznała na plaży. „Co za człowiek!”, „Co za inteligencja!”, „Jakie oczy!”, „Doprawdy nie mogę ci tego opisać!”, „Pojęcia nie masz”...

Miałam jednak jako takie pojęcie, znając egzaltację mojej Jadziuni. Czekałam cierpliwie, co będzie dalej. Po tygodniu przyszedł drugi list. Tym razem wykrzykników było już mniej, pensjonat nie był „bajeczny”, pogada nie była „wspaniała”, a „on” okazał się mniej „genialny”. Bo, „wyobraź sobie, że zaczął flirtować z Maniusią, wiesz, taką

lenioną blondynką, która jest po prostu okropna!”. Ale mimo to moja Jadziunia nie traciła humoru. A ja czekałam znowu, co będzie dalej.

Trzeci list uginał się znowu od rozhukanego pisma, od „nie masz pojęcia” i „nie możesz sobie wyobrazić”. „Otóż nie możesz sobie wyobrazić, co to za idiota! Po prostu nie z tej ziemi! Człowiek bez najmniejszego waloru. I ta mała Manusia wychodzi za niego za męża. Za takiego głupca! Ona tego pożałuje! Kobiety są jednak wariatki! I w ogóle świat jest okropny! Po co człowiek żyje? I wakacje są nie do zniesienia. Ach, los jest ślepy i okrutny!”

Proszę nie myśleć, że przejęłam się tą depresją mojej Jadziuni. Ani trochę. Wiem, że już jutro znowu będzie w obłokach, że ten okrutny los znowu się uśmiechnie, że pozna kogoś, kto będzie „niezwykły i genialny” i napisze mi, że wakacje są rajem i „nie masz pojęcia, jaka jestem wniebowzięta!”...

W rzeczywistości wszystkie jesteśmy trochę podobne do Jadziuni. Życie wydaje nam się raz różowe, raz czarne, zmienne jak tegoroczna moda. Humor to idzie w górę, jak nasze mini-jupes, to znów opada nisko, jak ostatni model jesienny Diora. Ale gdyby było inaczej, gdybyśmy na wszystko patrzyły sceptycznie i z powagą, czy życie nie byłoby trochę nudne?

MICHALINKA

### RADIOODBIORNIKI — TELEWIZORY

■ Lodówki, maszyny do prania i inne artykuły

gospodarstwa domowego ■

### LENG-PICARD ET C-ie

16, Place de la Liberté; 423, rue de Lannoy

Telefony; 73.39.43, 73.29.47

ROUBAIX (Nord)

### B. DOWOJNA-BIENAIME

TLUMACZKA  
PRZYŚLEGŁA  
PRZY WYŻSZYCH  
SĄDACH W PARYŻU  
Tłumaczenia urzędowe

ważne w całej Francji

23, quai de la Tournelle

PARIS (5<sup>e</sup>)

TELEFON: ODEon 41-17  
METRO: PONT-MARIE

### SŁONECZNY WRZESIEŃ

Chociaż nad całą środkową Europą rozpostarł się głęboki niż, nie tracimy nadziei, że jeszcze w tym roku będzie kilka co najmniej słonecznych dni. Przecież przed nami cały wrzesień i tradycyjne „babie lato”. Nastawiona optymistycznie, pragnę zaprezentować Czytelnikom naszego kącika mody jeszcze jedną, bardzo elegancką moim zdaniem sukienkę spacerową. Ma ona charakter, jak większość w tym sezonie, sportowy. Wełniana, w drobna, delikatną kratkę, zyskuje bardzo na atrakcyjności dzięki białym dodatkom. Sukienka jest odcinana w pasie, spódniczka posiada po dwie dosyć głębokie kontrafałdy z przodu i z tyłu. Góra sukienki jest rozpinana do pasa. Kółeczko i mankiety długich rękawów zrobione są z białej piki, co dodaje świeżości i młodzieńczego charakteru całości. Prawdziwą zaś ozdobą sukienki jest piękny, biały skórzany pasek. Mimo że modelka pozowała w stadninie koni, nie radzę w tym stroju wybierać się na konną jazdę!

KRYSTYNA







## UNE BELLE AVENTURE

# DZIECI ZE SZKOŁY W GUISENIERS

**U**WAŻNI Czytelnicy „Tygodnika Polskiego” pamiętają na pewno sympatyczną postać nauczyciela z Guiseniers, wioski z malowniczych okolic Les Andelys. **P. Philippe Desmares**, o którego działalności społecznej w Guiseniers opowiedział duży reportaż w świąteczno-noworocznym numerze naszego pisma, postanowił, że w jego wsi za pomocą „mini-bibliobusu”, to znaczy zestawu książek na małym wózku objeżdżającym co sobotę kolonię, książka dotrze do wszystkich.

Zamierzony cel osiągnięto w wysokim stopniu. Czytelność na wsi bardzo wzrosło. A jednocześnie ze wzrostem czytelnictwa książek francuskich umożliwiono Polakom z Guiseniers wypożyczanie książek polskich. Dzięki 80 tomom dzieł literatury polskiej, ofiarowanym przez Konsulat Generalny w Paryżu i dołączonym do zasobów książkowych dowożonych regularnie do Guiseniers z bibliotecznej centrali departamentu Eure, każdy może wybrać sobie książkę, jaka mu odpowiada. Łącznie z polskimi mieszkańcami tej wsi.

Ale nie koniec na tym tej ciekawej historii. Poprzez książki nawiązany został kontakt dzieci z Guiseniers z Polską, rozpoczęła się wymiana listów, zawieranie znajomości drogą korespondencyjną z polskimi kolegami, krótko mówiąc — słowami samych dzieci — „une belle aventure”. Opisały ją bardzo dokładnie zresztą w swej gazecie szkolnej zatytułowanej „Reflets”.

Jest to kilkunastostronicowa publikacja, miesięcznik opracowywany przez same dzieci, składający się z tekstów i ilustracji i starannie powielany. Numer szósty pisemka „Reflets” ma na okładce mapę Polski z Odrą, Wisłą, Bugiem, największymi miastami polskimi i Elkiem. Bo właśnie uczniowie jednej ze szkół Elka są korespondentami młodzieży szkół z Guiseniers. Pięć pierwszych rozdziałów „Reflets”, objętych wspólnym tytułem „Notre belle aventure”, opowiada dokładnie, jak to dzięki książkom polskim, a następnie artykułom na temat mini-bibliobusu dowiedziały się dzieci polskie o szkole w Guiseniers i napisały do nich listy.

\* \* \*

„Le mini-bibliobus nous a entraîné dans une merveilleuse aventure que nous allons vous conter dans les détails. Soucieux de la distraction des Polonais de Guiseniers, nous avons prié Melle Buisson, bibliothécaire départementale, de nous procurer quelques ouvrages en langue polonaise. Notre surprise fut grande de recevoir quatre-vingt livres, offerts par M. le Consul de Pologne à Paris...”

Un premier petit article sur notre initiative a été publié dans le journal „La Semaine Polonaise” („Tygodnik Polski”), lu aussi en Pologne. Deux lettres nous sont parvenues...

Dans une troisième lettre, la rédactrice de l'hebdomadaire „La Semaine Polonaise” nous

proposait sa visite pour rédiger un article plus détaillé...”

Dwa pierwsze listy z Polski, o których wspomina Thérèse, wywołały wśród działwy wielką radość. Wkrótce potem list z redakcji „Tygodnika” wywołał również poruszenie w całej szkole, a wizyta redaktorki pisma i fotoreportera wprawiła dzieci w zachwyt. Evelyne opisuje w II rozdziale pisemka, zatytułowanym „Le reportage”, jak odbyła się wizyta przedstawicieli „Tygodnika” w szkole i w kolonii.

„Quelque temps après nous recevions cinq exemplaires du numéro de Noël et de fin d'année de „La Semaine Polonaise” qui nous consacrait un long article de deux pages accompagné d'abondantes photos. Et depuis ce temps, chaque semaine, nous parviennent deux exemplaires du journal”.

Ekipa redaktorska Véronique i Patrice opisuje, w jaki sposób odbyło się nawiązanie korespondencji z Polską.

„Deux premières lettres nous sont parvenues avant nos vacances de Noël. La première, écrite par un aimable professeur qui demeure à Elka, près de la frontière russe, nous propose de correspondre avec ses élèves. Il nous envoya aussi un colis de six livres.

La seconde, d'un discophile habitant Lublin nous pria de lui envoyer des disques introuvables en Pologne. Le maître fit le nécessaire et envoya trois disques. Il s'imaginait que nous dirigions une grande bibliothèque avec beaucoup de livres et du personnel...

Après la parution du grand article de Noël une troisième lettre nous est arrivée: elle venait d'une gentille postière de 19 ans, de Poznań, qui nous adressa deux nouveaux livres en langue polonaise. Une quatrième lettre fut celle d'un discophile qui nous réclamait aussi quelques disques et photos d'artistes. Peut-être se passent-ils le mot?...

Notre fierté fut grande de découvrir que notre modeste mini-bibliobus était connu jusqu'à 2000 km de chez nous...”

Ażeby zapoznać swych polskich korespondentów z Guiseniers, uczniowie pana Desmares podzielili się na kilka ekip i — jak opisuje w gazetce ekipa redaktorska Jocelyne i Joël — opracowali opis swej wsi z punktu widzenia geograficznego, gospodarczego, łącznie z opisem życia szkoły. Opis został zilustrowany przez samych uczniów i dołączona została lista nazwisk.

„Nous avons fait tout cela avec beaucoup d'enthousiasme, de coeur et de plaisir. Ils ont reçu notre petit colis à l'occasion du Nouvel An...”

Dokończenie na str. 22

**LISTY** Józefa Grzybka

**TESTY**

PANIE REDAKTORZE!

Odwiedził mnie stary Pluta i trochę sobie pogawrzyliśmy, m.in. o górnictwie. Kum mój miał niedawno temu okazję zwiedzenia jednej kopalni w okręgu Valenciennes. Powiedział mi, że w ostatnich latach kopalnia i cały nasz fach zmieniły się nie do poznania. „Gdybyś się tak teraz znalazł nagle na dole, to chybą się ze zdziwienia przeżegnał i mowę by ci w pierwszej chwili odjął!” — mówił. Objaśnił mi także, że żeby dzisiaj zostać górnikiem, nie wystarczy już umieć wywijać „pikę” i łopata. Teraz od kandydata na górnika żąda się także, żeby umiał wywijać rozumem. Każdy jeden musi podobno teraz zdawać jakiś tam egzamin i w ogóle. „Postęp jak pieron! Niedługo prostych górników wcale już nie będzie! Będziemy mieć samych tylko „sztajgrów” i inżynierów!” — zakonkludował radośnie Pluta i zarżał jak jaki stary koń. „Przestań tak trząść tym swoim

kałdunem! — zawołałem. — Nie ma się z czego śmiać! Pomyśl tylko, że gdybyśmy teraz byli młodzi i gdybyśmy musieli zdawać te jakieś tam egzamina, to jest pewne jak amen w pa-cierzu, że nigdy byśmy górnikami nie zostali. Na pewno by nam egzaminator powiedział, że jesteśmy dwie stare gamajdy”.

Co to za fuchy, te testy? Otóż test jest to eksperyment, jest to badanie polegające na dawaniu do rozwiązania badanej osobie różnego rodzaju zadań, zadawaniu pytań itp. w celu określenia jego charakteru oraz rodzaju i stopnia jego zdolności i inteligencji. Mimo iż wszystko to brzmi nad wyraz uczenie, to jednak większość testów jest zaskakująco prosta. Oto na przykład jak wygląda test mający wykazać techniczne zdolności przyjmowanego do prostej pracy robotnika: „Pytanie: trzy różnej wielkości klucze obejmują mutrę. Którym z nich można najmocniej ją dokreć — kluczem najdłuż-

szym, średnim, lub najkrótszym?” A oto jeden z testów określających inteligencję: „Pytanie: królik najbardziej podobny jest do a) kota, b) wiewiórki, c) zająca, d) lisa, e) jeża?” Zasię żeby wiedzieć, jaki kto ma charakter, zadaje się pytanie takie: „Czym chciałbyś być — zwierzęciem czy rośliną?”

„Jeśli wolałbyś być raczej zwierzęciem niż rośliną, to jakim: lwem, koniem, łabędziem, czy kogutem?” itd. Nu? — jak miał powiedzieć jakiś mędrzec. — Co Wy na to, Drodzy moi? Czy nie odnoście wrażenia, że żaden inteligentny człowiek nie potrafiłby na nie inteligentnie odpowiedzieć? Bo jak tak. Właśnie dlatego powiedziałem onegdaj do Pluty, że takim inteligentnym ludziom jak my trudno by było w dzisiejszych testowych czasach dostać pracę.

Ale żarty na bok. „Zaraz, zaraz — powie sobie być może w duchu ten i ów. — Co ten stary Grzybek tak dzisiaj mądruje, jakby wszystkie rozumy pozjadał? Myśli, że psychologów uda mu się w kozi róg zapędzić, czy co? Czy on nie wie o tym, że testy są coraz powszechniej stosowane, i to w bardzo wielu krajach?” Wiem, Drodzy moi, wiem o tym wszystkim. Czytam przecież gazety, a w gazetach co i raz

stoi, że w takich na przykład Stanach Zjednoczonych to wszyscy w testy wierzą tak, jak nie przymierzając, w tylną część koziego ciała. Wiem, że także i w Polsce wprowadzono w ostatnich latach testy przy egzaminach i przyjęciu do pracy. Zdaje sobie sprawę także i z tego, że testy wymyślili i postanowili stosować ludzie o nieporównanie większej niż taki prosty górnik-samouk jak ja — wiedzy. Ale przecież i ja coś niecoś kapuję. I właśnie dlatego mimo mojego wprost niebywałego respektu dla nauki, kręcę głową z niedowierzaniem.

„No to jak w końcu? — zapytacie. Wierzyć w te testy, czy nie wierzyć?” Otóż ja rozumiuję tak: są one na pewno pożyteczne, ale nie należy ich uważać za wyrocznie, za rodzaj różdżki czarodziejskiej. Najdokładniejszym i najpewniejszym sprawdzianem zdolności i wartości człowieka jest jednak według mnie przede wszystkim praca, to czego człowiek potrafi dokonać w pracy.

Bywajcie zdrowi, Drodzy moi.

**Józef Grzybek**  
z Nordu



## Serdecznie żegnany

### KONSUL GENERALNY STANISŁAW PICHŁA OPUŚCIŁ FRANCJĘ



Na przyjęciu w Konsulacie. Od lewej: konsul generalny p. Stanisław Pichła, jego następcą konsul generalny p. Jerzy Łukomski, konsul p. Marian Wolny oraz mer Montmorency p. Rey

W ciągu kilku lat swego urzędowania we Francji konsul generalny PRL w Paryżu p. Stanisław Pichła zaskarbił sobie wielu przyjaciół. W Paryżu czy okręgu paryskim, w Troyes, a przede wszystkim w Normandii, zawsze serdecznie był witany wśród Polonii i Francuzów — przyjaciół Polski. Toteż przed jego wyjazdem do Kraju liczne ośrodki polonijne oraz wielu Francuzów żegnało p. Stanisława Pichłę nie tylko jako konsula generalnego, lecz jako przyjaciela, bliskiego, pełnego zrozumienia dla spraw ludzkich.

W przeddzień wyjazdu p. Pichli do Kraju senator-mer miasta Bernay w departamencie Eure p. Heon oraz przewodniczący Alianckich Związków Kombatantów we Francji p. Marguerite zorganizowali spotkanie polsko-

francuskie, na które przybył p. Stanisław Pichła wraz ze swym następcą — konsulem generalnym PRL p. Jerzym Łukomskim oraz konsulem Marianem Wolnym. W spotkaniu tym wziął również udział wiceprzewodniczący Rady Generalnej departamentu Orne p. Meillon oraz inne osobistości. W swym przemówieniu podczas tego spotkania p. Heon podkreślił zasługi p. konsula generalnego Pichli dla rozwoju przyjaźni francusko-polskiej oraz zbliżenia między Francuzami i Polakami. W dowód uznania p. Heon wręczył p. Pichli srebrny medal miasta Bernay. Brązowy medal miasta Bernay otrzymał obecny również na uroczystości prezes Koła Kombatantów i Dywizji Pancerniej w Potigny p. Stefan Barylak. Na zakończenie uroczystości konsul generalny

Pichła, jego następcą konsul generalny Łukomski oraz konsul Wolny złożyli wieniec pod pomnikiem poległych w Bernay.

Na przyjęcie pożegnalne, wydane w salonach Konsulatu Generalnego w Paryżu, na którym obecny był również ambasador PRL p. Tadeusz Olechowski oraz następcą konsula generalnego p. Pichli — konsul generalny p. Jerzy Łukomski, przybyli liczni przedstawiciele Polonii, wielu merów, przedstawiciele organizacji kombatanckich, artyści-malarze, dziennikarze. Serdeczne przemówienia wygłosili: prezes koła kombatantów w Potigny p. Stefan Barylak, mer Potigny — miasteczka, którego honorowym obywatel jest p. Stanisław Pichła — p. Brosseau, prezes Towarzystwa Pomocy Oświatowej w Troyes p. Mieczysław Proch i mecenas dr Tadeusz Jagoszewski z Paryża. Żegnając p. Stanisława Pichłę, wszyscy życzyli mu dalszych sukcesów w jego pracy w Kraju.



#### UNI-CODE

PECQUENCOURT. W konkursie znajomości przepisów ruchu drogowego, zorganizowanym dla tutejszych szkół, czołowe miejsca zajęli: Remy Pietrzak, Arlette Woźniak,

## Z ŻYCIA RÓŻNYCH TOWARZYSTW

AVION. W pierwszym tegorocznym konkursie stowarzyszenia bulistów „Sang et Or” czwórka Boiński, Tomczak, Basik i Józef zajęli miejsce drugie. Miejsce pierwsze zajęła para Walczak-Roszyk, wygrywając tylko różnicą jednego punktu.

ANNAY-sous-LENS. Sekretarzem generalnym „Club des Jeunes Animateurs” został p. Freddy Szymankiewicz, który w swej działalności organizacyjnej dał liczne dowody inicjatywy i energii.

AVION. W skład reprezentacji miejscowych bulistów do finałowego spotkania zrzeszenia został wyznaczony p. Stefan Mazureczak — czołowy bulista stowarzyszenia „Sang et Or d'Avion” oraz p. J. Adamczak. Zajęli oni czwarte miejsce w tzw. quadrettach. Indywidualnie w challenge'u zrzeszenia wygrał p. Marian Iwanowski. W ramach rozdania dyplomów wyróżniony został medalem pamiątkowym p. Jan Makowiecki za długoletnią oddaną pracę dla dobra stowarzyszenia. W Komitecie organizacyjnym spotkania wziął udział prezes Amicale Corporative p. Patek.

ANNEZIN. W konkursie strzelania stowarzyszenia „Amicale Laïque” w kat. seniorów p. Hervé Szepeński zajął 10 miejsce.

BILLY-MONTIGNY. W spotkaniu mistrzowskim młodzieży bilardzistów „Amicale” najdłuższe spotkanie stoczył p. Michał z Billy z p. Cie-Club” pokonali zespół z Rouvroy w stosunku 4:1. Najśladkiem: osiągając serię 70 pkt. P. Wojciechowski z Billy wygrał swoje spotkanie z p.

Labiche w stosunku 60:32. Dalszy punkt dla Billy zdobył p. Mikołajczak, zwyciężając p. Motyla.

CALONNE. RICOUART. „L'Amicale des Joyeux Boulistes Cité Quenehem” wybrało na swojego prezesa p. Kowalskiego, na sekretarza — p. Gargarka i skarbnika — p. Smolke.

CAUCHY-la-TOUR. Miejscowy klub towarzyski „Amicale Laïque” zorganizował dla członków Amicale i ich rodzin doroczne strzelanie. W kat. minimów Andrzej Kaczmarek zajął pierwsze miejsce, a Patrice Kaczmarek — 4.

EIEU-dit-LEAUWETTE. W konkursie flesztetek stowarzyszenia „Plumes d'Eleu” pierwsze miejsce zdobył p. Władysław Kudlewicz, 4 miejsce p. Jan Swidra i 8 miejsce p. Franciszek Izydorczyk. Puchar przyznano p. Judlewi- czowi.

FRAIS-MARAIS. Ostatnio został odnowiony zarząd Związku Kobiet Polskich. Prezeską została p. Anna Józefczak, zastępczynią p. Krystyna Ciszek, skarbniczką — p. Stanisława Słowik, zastępczynią p. Helena Kotecka, członkiniami komisji rewizyjnej — p. Wojtkowiak, p. Wasiołka, p. Sierota — sztandarowa.

GUESNAIN. Walne zebranie stowarzyszenia „Krakowiak” wybrało na prezesa honorowego p. Jana Kaczmarek, na skarbnika p. Piotra Poprawę, na zastępcę sekretarza — p. Andrea Gauze i p. Raymonda Olejniczaka jako odpowiedzialnego za sekcję młodzieżową.

HORNAING. Tutejsze stowarzyszenie rodzicielskie wy-

brało swój nowy zarząd, do którego weszli m. in. p. Szymon Markiewicz — jako skarbnik i p. Pachowska — jako członek asesor.

HÉNIN-LIÉTARD. Miejscowi zwolennicy piłki nożnej, zgrupowani w klubie „C.S. Diana” obchodzili ostatnio uroczystości zakończenia sezonu sportowego. Podsumowania wyników ubiegłego sezonu dokonali p. Zalew-ski — prezes honorowy oraz p. Szela — prezes aktywny klubu. Rozdania podarków, dyplomów oraz odznaczeń dokonał mer miasta p. Darras.

HAILLICOURT. Prezesem aktywnym miejscowego koła inwalidów pracy został wybrany p. Roman Gorskiński.

HOUDAIN. Członkowie miejscowego stowarzyszenia „La Sainte Barbe”, którzy obradowali ostatnio w lokalu p. Pawłowskiego, wybrali ponownie na swojego prezesa p. Malika, na sekretarza p. Florczyka i skarbnika p. Rutkowskiego. Walnemu zebraniu przewodniczył p. Srodecki.

MONTCEAU-la-SAULE. Miejscowy klub petanki zorganizował ostatnio konkurs trójkowy, który wygrał zespół Kumorek, Fabisiak, Konop. Miejsce drugie zajęli bracia Brzowscy i Badet, trzecie trójka Jankowski, Danielewicz i Matisse, a piąte zespół p. Swobody.

MONTIGNY - en - OSTREVENT. Miłośnicy sportu flesztkowego postanowili zorganizować stowarzyszenie pod nazwą „La fleche de Montigny”. Wiceprezesem nowo utworzonego stowarzyszenia został p. Roman Bałdowski, a skarbnikiem p. Jan Turek.



Pamiątkowe zdjęcie — wśród Polonii na przyjęciu w Konsulacie. Pośrodku — ambasador PRL p. Tadeusz Olechowski, po jego prawej stronie — konsul generalny p. Stanisław Pichła

## SPOTKANIE Z PRZEDSTAWICIELAMI STOWARZYSZENIA „FRANCE-POLOGNE” oraz „ODRA-NYSA”

W związku z wyjazdem do Kraju konsula generalnego PRL w Paryżu p.

Max Chlebowski i Brigitte Przymusiak.

### MIŁOŚNICY WĘDKI

BILLY-MONTIGNY. W konkursie wędkarskim Les Percoteaux-Billysiens na 72 uczestników p. Władysław Nowak zajął miejsce 8, a p. Stanisław Łączyński — 14.

MONTIGNY - en - OSTREVENT. Stowarzyszenie „Amical des Pechers de Barrois” zorganizowało ostatnio konkurs, w którym p. Henryk Niedbała zajął miejsce 2, p. Józef Nowak — 4 i p. Patrik Niedbała — 7. Puchar dla zwycięzcy ofiarował p. Max Kaczmarek z Vred.

### BULIŚCI

ST. VALLIER. Duży konkurs stowarzyszenia „Amicale-Boule” wygrali buliści z Gautherets, prowadzeni przez p. Koszarka. W spotkaniu półfinałowym odpadł dublet p. Czarneckiego.

### MEDALE DLA ZASŁUŻONYCH MATEK

METZ. Medalem srebrnym Rodziny Francuskiej została ostatnio odznaczona p. Barbara Wyrwać z Woippy za wychowanie ośmiorga dzieci, medalami brązowymi p. Anastazja Cierlak z domu Kowalska z Montois-la-Montagne, p. Emma Dargacz z domu Serwin z Faulquemont, p. Anna Resutek z domu Baran z Gréange, p. Anna Rozsypał z domu Zajac z Faulquemont, wszystkie za wychowanie po pięćro dzieci.

### BILADR

LENS. Stowarzyszenie „Les Amis des 3 Boules” zorganizowało ostatnio swój doroczny konkurs, w którym p. Michał Panczyk zajął miejsce 3, a p. Józef Trzeciak — 8.

## Woda toaletowa „Warszawa” produkowana na południu Francji

Producent wód toaletowych na południu Francji p. S. Olchownik, prowadzący firmę „Lavande de notre Montagne” w La Martre (Var), wyprodukował ostatnio nową wodę toaletową, którą nazwał „Warszawa”.

Jak się dowiadujemy, pomysłu ten podał p. Olchownik „Tygodnik Polski”. Kie-

Stanisława Pichli oraz II sekretarza Ambasady p. Stanisława Streji, również szeroko znanego w kręgach polonijnych, odbyło się w Konsulacie Paryskim spotkanie z przedstawicielami Stowarzyszenia „France-Pologne” oraz Stowarzyszenia Obrony Granic na Odrze i Nysie. W imieniu obydwu stowarzyszeń serdecznie podziękował p. Pichli i p. Streji za oparcie i pomoc sekretarz generalny stowarzyszeń p. Aleksy Krakowiak, życząc im również powodzenia w pracy w Kraju. Konsulowi generalnemu p. Pichli oraz sekretarzowi Ambasady p. Streji przedstawiciele obydwu stowarzyszeń wręczyli piękne albumy pamiątkowe.

### Złote gody weselne

BRUAY-en-ARTOIS.

W dużej sali przyjęć tutejszego merostwa odbyła się symboliczna uroczystość odnowienia zaślubin sprzed 50 lat, zawiartych przez p. JOZEFĘ GREGORSKĄ i p. JAKUBA WOJAKA. Mer miasta p. WACHEUX podniósł w swym przemówieniu zasługi Jubilatów na polu pracy społecznej i zawodowej. Sześcioro dzieci dorosłych, 15 wnuków i wnucząt składało życzenia Jubilatom. Pan mer wręczył Jubilatom podarunek od zarządu miasta, wnosząc przy tej okazji toast za długie i szczęśliwe lata. Obok mera asystowali uroczystości radni miejscy p. WITKOWSKI i p. MINET.

dyś przeglądając go, zobaczył p. Olchownik w „Tygodniku” fotoreportaż ze Starego Miasta w Warszawie, gdzie mieszkał w swoim dzieciństwie, i wtedy zrodziła się myśl nadania nowej wodzie toaletowej nazwy „Warszawa”. Gatunek tej wody i jej zapach są godne nazwy.



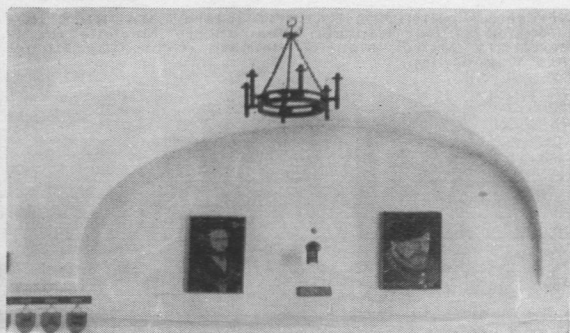






**GASTRONOMIA  
Z  
TRADYCJĄ**

# WINO PO PRASŁOWIAŃSKU



Jedną ze ścian zdobią portrety księcia pomorskiego Bogusława i jego żony Anny Jagiellonki

**P**ISALISMY kiedyś, że wino do Polski dotarło wraz z chrześcijaństwem. Tak przynajmniej dowodzą historycy. Najstarszym znanym dziś dokumentem potwierdzającym, że w Polsce uprawiano winną latorośl są słynne drzwi gnieźnieńskie, poświęcone pamięci św. Wojciecha. To jedno z największych dzieł polskiego średniowiecza pochodzi z pierwszej połowy XII w. Czy jednak już wcześniej nie znano na ziemiach polskich wina? Czy nie przywozili go kupcy z południa przyjeżdżający od kilku wieków po nadbałtycki jantar, czyli bursztyn?

Na wzgórzu zamkowym w Szczecinie wykopaliska odsłoniły osadę słowiańską sprzed 2500 lat. Już w IX wieku naszej ery był tu gród z wałami i fosą, zaś na przełomie wieków XII i XIII Szczecin stał się siedzibą książąt zachodniopomorskich, z początków zaś wieku następnego zachowały się w najgłębszych, środkowych piwnicach miejscowego zamku pozostałe fragmenty murów, być może resztki tak zwanego „kamiennego domu”, który wznosił tu książę Barnim III. Spijali tu miody i piwa, a być może i wino wojownicy plemion zachodniosłowiańskich, przodkowie dzisiejszych Kaszubów i Słowińców.

Zamek szczeciński rozbudowywali w wieku XV — książę Kazimierz VI, a szczególnie najsłynniejszy z książąt pomorskich Bogusław X, zwany Wielkim, który w roku 1503 z okazji ślubu z Anną Jagiellonką wznosił nowe i przebudował stare skrzydła potężnego zamczyska w czystym renesansowym stylu.

No, a cóż to ma wspólnego z gastronomią? Bardzo wiele. Ucztowali tu przecież księżęta i ich drużyny, na zamku popijali żeglarze, bo pomorskie księstwo było państwem morskim.

Gdy Polska powróciła do Szczecina w 1945, zamek straszyl ruiną. Jak wiele tego rodzaju zabytków postanowiono go odbudować na cele kulturalne. Mieszczą się tam dziś nie tylko muzeum zamkowe, Wojewódzki Dom Kultury, ale także obszerne sale wystawowe, ośrodek metodyczny pracy kulturalnej na statkach Polskiej Żeglugi Morskiej i kilka podobnych instytucji. W miarę postępującej

odbudowy coraz częściej stawał się celem dla wycieczek, które trzeba było bodaj napoić chłodzącymi napojami. Dlatego obszerna rycerska sala na parterze zamku przeznaczona została na kawiarnię. Z jej wielkich okien rozciąga się widok na port szczeciński. Kamienne słupy wspierają łukowe sklepienie, ściany udekorowano okazami starej broni i portretami Bogusława X i jego żony Jagiellonki.

Do zagospodarowania pozostały piwnice, i tu ktoś wpadł na dobry pomysł — winiarnia!

Wywołało to przychylny odzew miejscowej ludności Szczecina, która upamiętniła ten fakt fraszkami ku czci władz miejskich. Teksty tych fraszek, wryte na deskach, stanowią jedną z dekoracji piwnic winiarni. Stylowe stoły, ławy i zydle uzupełniają ze smakiem skomponowane wnętrza.

Pod piwnicą winiarni jest jeszcze druga, głębsza kondygnacja piwnic, właśnie tych sprzed sześciuset lat, a w nich sala taneczna i przytulny bar z napojami dla orzeźwienia w przerwach tańca.

I to wszystko. Na razie nie ma tam, ze względu na charakter lokalny, potraw kuchni staropolskiej. Natomiast wypróbowałyśmy w „Zamkowej” w Szczecinie i możemy polecić turystom: na górze w sali kawiarnianej dobrą mocną kawę i smaczne lody (oczywiście są też różne napoje chłodzące); w winiarni zaś i jej dolnym barku — duży wybór win, które tu w okresie letnich skwarów w przyjemnej, chłodnej atmosferze bardzo smakują, a także na zakąskę — kurczę z różną. Smacznego!

Kawę z ekspresu i wspaniałe lody podaje się w górnych salach „Zamkowej”



Klienci ozdobili lokal własnymi fraszkami



W chłodzie smakuje bardzo wino „po prasłowiańsku”

Après avoir pansé leurs blessures des suites de la guerre, après avoir reconstruit et modernisé leur potentiel industriel, les villes polonaises se soucient de plus en plus des questions d'agrément de leurs habitants. L'ouverture de nombreux cafés, brasseries, caves pour la dégustation du vin vient confirmer cet effort. Parfois de telles „caves”, comme c'est le cas à Szczecin, sont ouvertes dans des objectifs pittoresques, dans des châteaux historiques des anciens princes slaves de Poméranie.

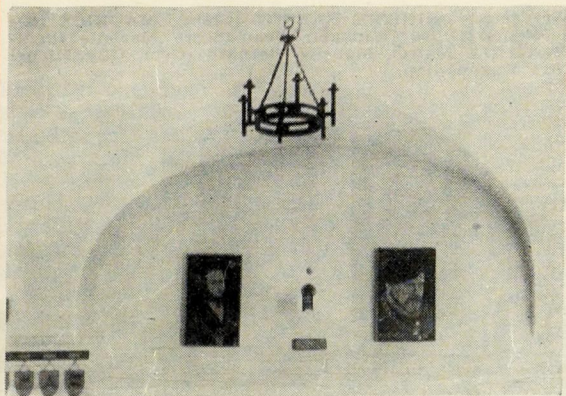
Ainsi ces locaux reviennent après des siècles à leur ancienne destination. Ces caves regorgeaient dans le temps d'hydromel, de bière, de vin et l'on se demande si cette dernière boisson, qui s'est répandue en Pologne avec le christianisme, n'était pas connue sur ces territoires bien avant. En effet, il est probable que les marchands orientaux qui venaient en Pologne pour y acheter de l'ambre, aient emporté avec eux cette boisson très prisée des Anciens... et encore de nos jours des Contemporeins. Aux caves „Zamkowy” récemment ouvertes à Szczecin vous pouvez vous aussi goûter aux bons vins et à d'autres choses encore, dont parle le présent article.





**GASTRONOMIA  
Z  
TRADYCJĄ**

# WINO PO PRASŁOWIAŃSKU



Jedną ze ścian zdobią portrety księcia pomorskiego Bogusława i jego żony Anny Jagiellonki

**P**ISALIŚMY kiedyś, że wino do Polski dotarło wraz z chrześcijaństwem. Tak przynajmniej dowodzą historycy. Najstarszym znanym dziś dokumentem potwierdzającym, że w Polsce uprawiano winną latorośl są słynne drzwi gnieźnieńskie, poświęcone pamięci św. Wojciecha. To jedno z największych dzieł polskiego średniowiecza pochodzi z pierwszej połowy XII w. Czy jednak już wcześniej nie znano na ziemiach polskich wina? Czy nie przywozili go kupcy z południa przyjeżdżający od kilku wieków po nadbałtycki jantar, czyli bursztyn?

Na wzgórzu zamkowym w Szczecinie wykopaliska odsłoniły osadę słowiańską sprzed 2500 lat. Już w IX wieku naszej ery był tu gród z wałami i fosą, zaś na przełomie wieków XII i XIII Szczecin stał się siedzibą książąt zachodniopomorskich, z początków zaś wieku następnego zachowały się w najgłębszych, środkowych piwnicach miejscowego zamku pokaźne fragmenty murów, być może resztki tak zwanego „kamienno domu”, który wznosił tu książę Barnim III. Spijali tu miody i piwa, a być może i wino wojownicy plemion zachodniosłowiańskich, przodkowie dzisiejszych Kaszubów i Słowińców.

Zamek szczeciński rozbudowywali w wieku XV — książę Kazimierz VI, a szczególnie najświetniejszy z książąt pomorskich Bogusław X, zwany Wielkim, który w roku 1503 z okazji ślubu z Anną Jagiellonką wznosił nowe i przebudował stare skrzydła potężnego zamczyska w czystym renesansowym stylu.

No, a cóż to ma wspólnego z gastronomią? Bardzo wiele. Ucztowali tu przecież książęta i ich drużyny, na zamku popijali żeglarze, bo pomorskie księstwo było państwem morskim.

Gdy Polska powróciła do Szczecina w 1945, zamek straszył ruiną. Jak wiele tego rodzaju zabytków postanowiono go odbudować na cele kulturalne. Mieszczą się tam dziś nie tylko muzeum zamkowe, Wojewódzki Dom Kultury, ale także obszerne sale wystawowe, ośrodek metodyczny pracy kulturalnej na statkach Polskiej Żeglugi Morskiej i kilka podobnych instytucji. W miarę postępującej

odbudowy coraz częściej stawał się celem dla wycieczek, które trzeba było bodaj napoić chłodzącymi napojami. Dlatego obszerna rycerska sala na parterze zamku przeznaczona została na kawiarnię. Z jej wielkich okien rozciąga się widok na port szczeciński. Kamienne słupy wspierają łukowe sklepienie, ściany udekorowano okazami starej broni i portretami Bogusława X i jego żony Jagiellonki.

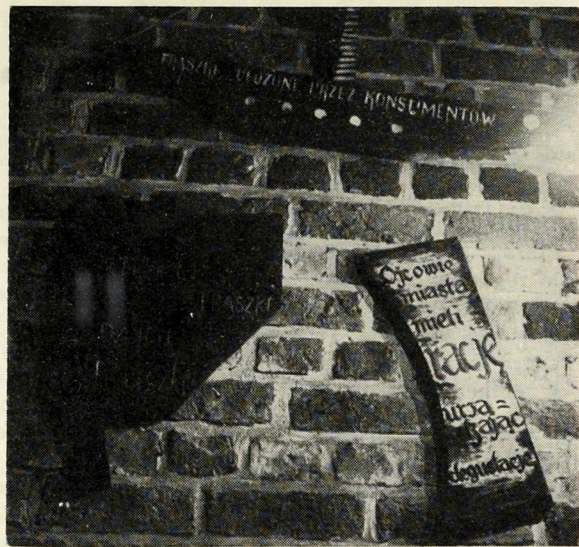
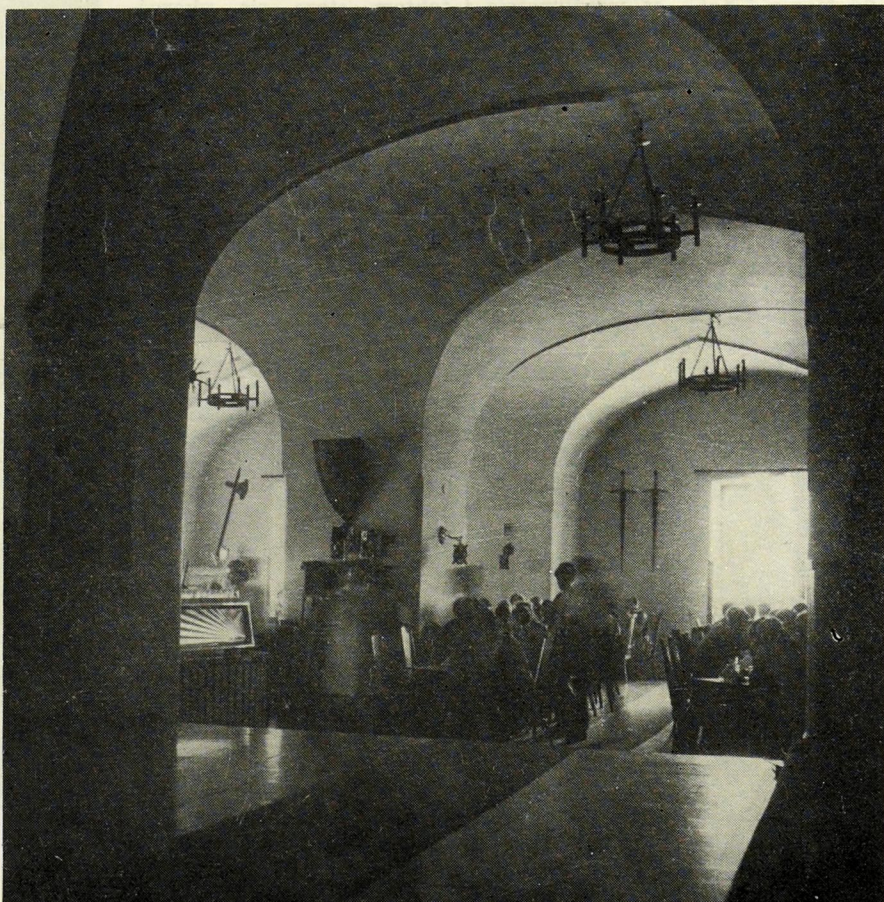
Do zagospodarowania pozostały piwnice, i tu ktoś wpadł na dobry pomysł — winiarnia!

Wywołało to przychylny odzew miejscowej ludności Szczecina, która upamiętniła ten fakt fraszkami ku czci władz miejskich. Teksty tych fraszek, wryte na deskach, stanowią jedną z dekoracji piwnic winiarni. Stylowe stoły, ławy i zydle uzupełniają ze smakiem skomponowane wnętrza.

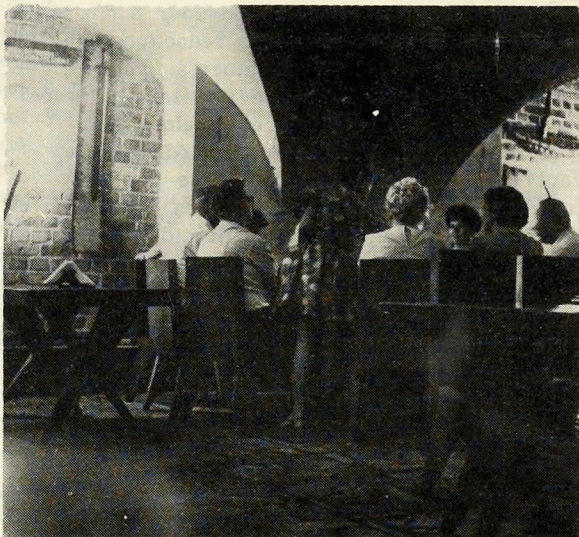
Pod piwnicą winiarni jest jeszcze druga, głębsza kondygnacja piwnic, właśnie tych sprzed sześciuset lat, a w nich sala taneczna i przytulny bar z napojami dla orzeźwienia w przerwach tańca.

I to wszystko. Na razie nie ma tam, ze względu na charakter lokalny, potraw kuchni staropolskiej. Natomiast wypróbowałam w „Zamkowej” w Szczecinie i możemy polecić turystom: na górze w sali kawiarnianej dobrą mocną kawę i smaczne lody (oczywiście są też różne napoje chłodzące); w winiarni zaś i jej dolnym barku — duży wybór win, które tu w okresie letnich skwarów w przyjemnej, chłodnej atmosferze bardzo smakują, a także na zakąskę — kurczę z różną. Smacznego!

Kawę z ekspresu i wspaniałe lody podaje się w górnych salach „Zamkowej”



Klienci ozdobili lokal własnymi fraszkami



W chłodzie smakuje bardzo wino „po prasłowiańsku”

Après avoir pansé leurs blessures des suites de la guerre, après avoir reconstruit et modernisé leur potentiel industriel, les villes polonaises se soucient de plus en plus des questions d'agrément de leurs habitants. L'ouverture de nombreux cafés, brasseries, caves pour la dégustation du vin vient confirmer cet effort. Parfois de telles „caves”, comme c'est le cas à Szczecin, sont ouvertes dans des objectifs pittoresques, dans des châteaux historiques des anciens princes slaves de Poméranie.

Ainsi ces locaux reviennent après des siècles à leur ancienne destination. Ces caves regorgeaient dans le temps d'hydromel, de bière, de vin et l'on se demande si cette dernière boisson, qui s'est répandue en Pologne avec le christianisme, n'était pas connue sur ces territoires bien avant. En effet, il est probable que les marchands orientaux qui venaient en Pologne pour y acheter de l'ambre, aient emporté avec eux cette boisson très prisée des Anciens... et encore de nos jours des Contemporains.

Aux caves „Zamkowy” récemment ouvertes à Szczecin vous pouvez vous aussi goûter aux bons vins et à d'autres choses encore, dont parle le présent article.